

Les veillées

Des Chaumières

REORLD
MEDIA

*Fiez-vous à vos rêves,
car en eux est cachée
la porte de l'éternité*

Khalil Gibran



Un rendez-vous culturel
aux multiples animations met ce petit
fruit emblématique à l'honneur.

La mirabelle ne compte pas pour des prunes

Du 18 au 27 août, la fête de la Mirabelle va battre son plein dans les rues de Metz. C'est vraiment elle, la reine de l'été. Un privilège dû à son glorieux passé : la mirabelle de Lorraine est implantée sur le territoire depuis plus de cinq siècles.

Petite prune ronde et jaune, la mirabelle se reconnaît facilement. Sa saveur délicieusement sucrée et parfumée en fait l'un des fruits les plus appréciés de la fin de l'été. À Metz, elle est célébrée chaque été depuis plus de soixante-dix ans. Normal, c'est la star de la région!

Rapportée du Caucase par le roi René d'Anjou au XV^e siècle, elle fut rapidement implantée en pays messin. Le roi Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, en visite en Lorraine, auraient ainsi reçu en cadeau des mirabelles confites au sucre. Au mois d'août, la fête de la

Mirabelle s'impose comme l'événement phare de l'été lorrain. Plus de 80 000 visiteurs sont attendus. La première édition eut lieu en 1947 afin d'aider le monde agricole, qui avait fortement souffert de la destruction de la vigne lors de la crise du phylloxéra et s'était tourné vers la production fruitière.

Au programme, animations, concerts, feux d'artifice ainsi que le Marché des saveurs et des arts, qui met en avant artisans et producteurs locaux de mirabelles. C'est l'occasion de goûter à de nombreuses spécialités : confitures, gâteaux, sirops, liqueurs,

limonades ou confiseries, comme les Perles de Lorraine (une pâte de fruits avec un cœur d'eau-de-vie de mirabelle). À ne pas manquer non plus : le concours de la tarte à la mirabelle, qui voit s'affronter des pâtisseries professionnels de la région.

Cette manifestation haute en couleur est aussi l'occasion d'élire la reine de la Mirabelle. Défilant dans les rues de la ville avec ses dauphines lors du corso fleuri, elle devient la nouvelle ambassadrice de la ville de Metz pendant un an!

Carole BOURSET

SOMMAIRE

HEBDOMADAIRE N° 3598 – 23 AOÛT 2023

NOTRE COUVERTURE: Mur couleur de soleil sur l'île grecque de Céphalonie, en mer Ionienne...

Photo : Shutterstock

- 2 Actualité** par Carole Bourset
La mirabelle ne compte pas pour des prunes!
- 4 Exposition** par Sandrine Tournigand
L'autoportrait, de Cézanne à Van Gogh
- 8 Nouvelle** par Sacha Bricqueville
Un trop grand soleil
- 14 Le monde religieux** par Karine Touboul
Le père Henri Planchat sur le chemin de la sainteté
- 16 Santé pratique** par Gaëlle Guitard
Comment soigner un léger TOC?
- 19 Feuilleton** par Clémentine Dubosc
Oser la lune... et les étoiles
- 24 Nos jeux de la semaine** par Laurence Tournay
- 26 Il était une fois...** par Amaury Sitzen
Les Tontons flingueurs, 60 ans et toujours culte!
- 28 L'illustre inconnu** par Pierre-Lou Marso
Louis Lépine, une vie d'audace et d'inventions
- 30 Toutes vos lettres** par Ouarda Akdache
- 31 Feuilleton** par Agathe Forestelle
Les diables verts
- 38 Métiers d'autrefois** par Karine Touboul
Poëlier, il fait feu de tout bois
- 40 Vos poésies**
- 42 Grands chefs de la télé** par Victor Cascales
Julie Andrieu, la globe-trotteuse des fourneaux
- 44 Feuilleton** par Sacha Bricqueville
La jeune fille au chevreuil
- 50 Coloriage**
Été, d'Edith Wharton
- 52 La bonne cuisine** par Caroline Alice
Nos assiettes hydratantes et gourmandes
- 56 Nos amis les animaux** par Raphaël Vernon
Le kakapo, c'est un drôle d'oiseau!
- 58 Allons au jardin** par Carole Bourdier
Le freesia, la fleur idéale pour vos jolis bouquets d'été
- 60 Le musée des Veillées**

Les
veillées
Des Chaumières

Une publication du groupe Reworld Media



REORLD MEDIA
LEADER MEDIA GROUP

ÉDITEUR

REORLD MEDIA MAGAZINES (SAS)
40, avenue Aristide-Briand – 92220 Bagneux
Directeur de la publication : Gautier Normand
Actionnaire : Président Reworld Media France
(RCS Nanterre 477 494 371)
Tél. accueil : 01-41-33-50-00

RÉDACTION

redaction.veillees@reworldmedia.com
Directrice de la rédaction : Linda Bouras
Rédactrice en chef : Annie Viaud
Assistante de la rédaction : Patricia Molnar
Cheffe de service fiction : Valérie Dufils
Secrétaire générale de la rédaction :
Anne Dumoulin
Première secrétaire de rédaction :
Annie Touzé
Courrier des lecteurs : Ouarda Akdache
oakdache@reworldmedia.com
Première rédactrice graphiste : Soifia Hanami
Rédactrice graphiste : Ouarda Akdache
Iconographe : Christian Rousselet

DIRECTION-ÉDITION

Directeur exécutif : Stéphane Haitaian
Directeur d'édition : Tommaso Albinati

ABONNEMENT ET DIFFUSION

Directrice marketing direct : Catherine Grimaud
Cheffe de marché senior : Aurore Dehé
Directeur des ventes : Christophe Chantrel

SERVICE ABONNEMENT

Tél. 01-46-48-48-99

Du lundi au samedi de 8 h à 20 h

Mail : formulaire sur www.serviceabomaq.fr

Courrier : Service abonnement
Les Veillées des Chaumières
59898 LILLE Cedex 9.

FABRICATION

Directeur des opérations industrielles :
Bruno Matillat

Directrice de la fabrication : Isabel Delanoy
Chefs de fabrication : Agnès Châtelet, Daniel Rougier
Prépresse : Sylvain Boularand,
responsable de service
Impression : Rotochampagne,
2, rue des Frères-Garnier, 52000 Chaumont

AFFICHAGE ENVIRONNEMENTAL

Origine du papier	Allemagne
Taux de fibres recyclées	80 %
Certification	PEFC
Impact sur l'eau	Ptot 0,006 kg/tonne



DÉPÔT LÉGAL: août 2023

PRIX AU NUMÉRO: 2,50 €

N° ISSN: 0750-4039

N° CPPAP: 0228 K 80260

Les manuscrits non insérés dans *Les Veillées* ne sont pas rendus à leurs auteurs. Dans nos textes de fiction, toute ressemblance avec des situations, des personnes ou des patronymes existant ou ayant existé serait purement fortuite.



L'autoportrait, de Cézanne à Van Gogh

Grâce à un partenariat avec le musée d'Orsay, le musée Crozatier, au Puy-en-Velay, retrace la pratique de l'autoportrait chez Van Gogh, Cézanne ou Courbet. Une exposition d'envergure pour ce « petit Louvre de province ».



MUSÉE D'ORSAY, DIST. RMN-GRAND PALAIS/PATRICE SCHMIDT

Vincent Van Gogh, Portrait de l'artiste (1887). Huile sur toile.

Académique chez Léon Bonnat, photographique chez Gustave Caillebotte, mystérieux chez Odilon Redon, théâtral chez Gustave Courbet ou torturé chez Vincent Van Gogh... Nombreux sont les artistes ayant fait d'eux leur propre modèle. Exercice d'introspection psychologique, l'autoportrait questionne la vision de l'artiste par lui-même depuis la Renaissance, où le genre émerge. Au-delà du reflet de sa propre image dans le miroir, le peintre s'interroge sur la nature même de son art et sur sa place dans la société.

À travers une sélection de soixante-dix œuvres allant des années 1830 jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, le musée Crozatier du Puy-en-Velay, en Haute-Loire, retrace l'évolution du genre dans les courants stylistiques de l'époque : réalisme, académisme, impressionnisme, symbolisme ou fauvisme. Une quarantaine de tableaux ont été prêtés par le musée d'Orsay avec, en tête d'affiche, Vincent Van Gogh. Une fierté pour ce musée qualifié de petit Louvre de province.

Comme ses prédécesseurs Rembrandt ou Goya, Van Gogh s'est fréquemment pris pour modèle. On compte plus d'une quarantaine d'autoportraits, peints ou dessinés, en une dizaine d'années de travail. À la manière des maîtres du passé, il s'observe dans le miroir sans complaisance. Se peindre n'est pas un acte anodin : il s'agit d'une interrogation qui, souvent, débouche sur les vertiges de l'identité. « Je recherche une ressemblance plus profonde que celle qu'obtient le photographe », écrit-il à sa sœur. Et plus tard, à son frère : « On dit et je le crois volontiers, qu'il est difficile de se connaître soi-même. Mais il n'est pas aisé non plus de se peindre soi-même. Les

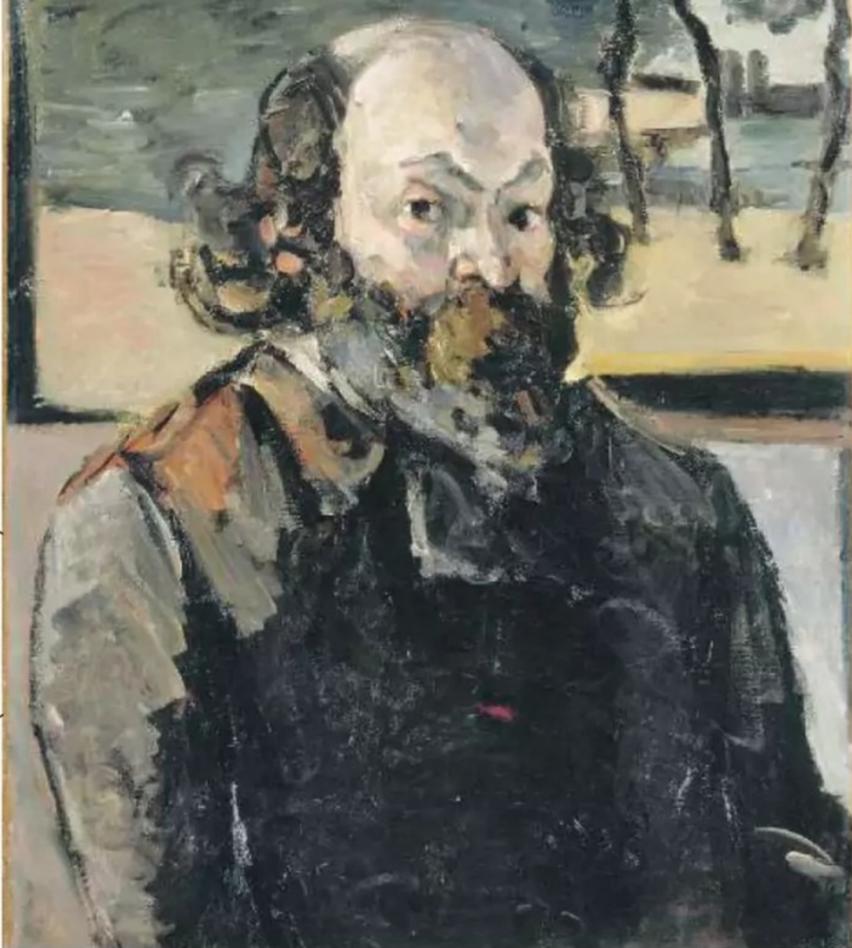
portraits peints par Rembrandt, c'est plus que la nature, ça tient de la révélation.» Van Gogh se représente «comme un soleil brillant dans un ciel bleu nuit». Son visage pâle au regard vif rayonne dans un enchevêtrement de touches jaunes sur un fond bleu parcouru d'épaisses lignes entrecroisées qui annonce les ciels d'Auvers-sur-Oise. En raison des brusques coups de pinceau formant une sorte de halo, on classa cette toile dans la catégorie des «autoportraits sauvages» au catalogue raisonné de l'artiste. Avec cette technique novatrice, le peintre adopte une composition classique, une pose de trois quarts héritée de la Renaissance et un certain réalisme dans la représentation des traits du visage.

Reflet du peintre dans le miroir

Son confrère Émile Bernard décrit un Van Gogh très ressemblant: «Roux de poil, le regard d'aigle et la bouche incisive, comme pour parler.» C'est d'ailleurs grâce à lui que le jeune Émile Bernard s'initie au genre, comme le révèle une lettre de Van Gogh: «Pour ton portrait – tu sais – je l'aime beaucoup. (...) Je t'engage fortement à étudier le portrait; fais-en le plus possible et ne lâche pas – l'avenir selon moi est là-dedans.» Émile Bernard lui offrira en réponse son premier autoportrait réalisé à l'âge de 21 ans. Visage sérieux, regard grave presque hostile et tenue austère, l'artiste se peint de trois quarts devant l'une de ses toiles, *Baigneuses à la vache rouge*. Celle-ci est inversée en raison du miroir servant à l'autoportrait.

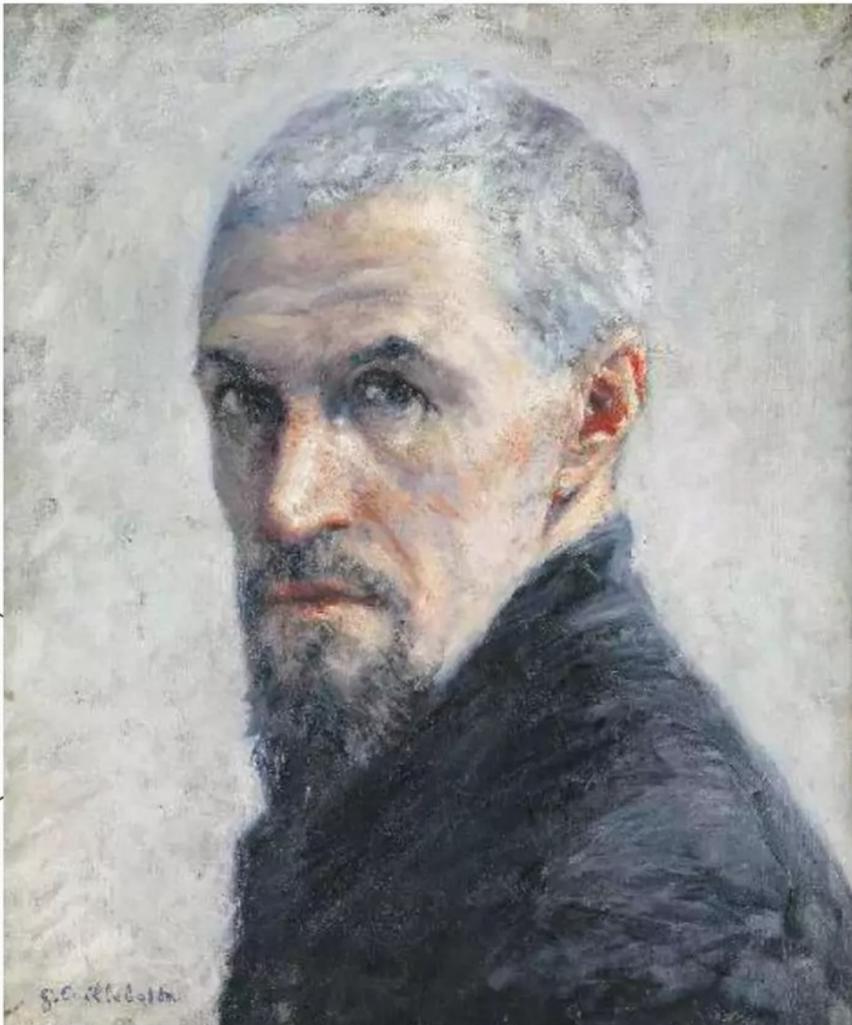
«Il est sans doute l'artiste de sa génération qui s'est le plus souvent représenté – pas moins d'une quarantaine d'autoportraits au rythme d'un par an – dans une grande variété de mises en scène et de styles», relève Emmanuel Coquery, directeur adjoint de la conservation et des collections du musée d'Orsay. L'année 1891 sera douloureuse et compliquée pour le postimpressionniste, entre le décès de Van Gogh et sa rupture avec Gauguin. La tête penchée et le regard inquiet ou interrogatif, Émile Bernard scrute le miroir qui lui sert à se peindre devant un fond rouge dominé par une figure du Christ et peuplé de baigneuses à la manière de Cézanne. «Le visage couronné d'épines ressemble à celui du peintre, qui s'identifierait au Christ souffrant et glorieux, faisant du tableau un voile de Véronique moderne», avance

RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE D'ORSAY)/HERVÉ LEWANDOWSKI



Paul Cézanne, Portrait de l'artiste (vers 1875). Huile sur toile.

RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE D'ORSAY)/MARTINE BECK-COPPOLA

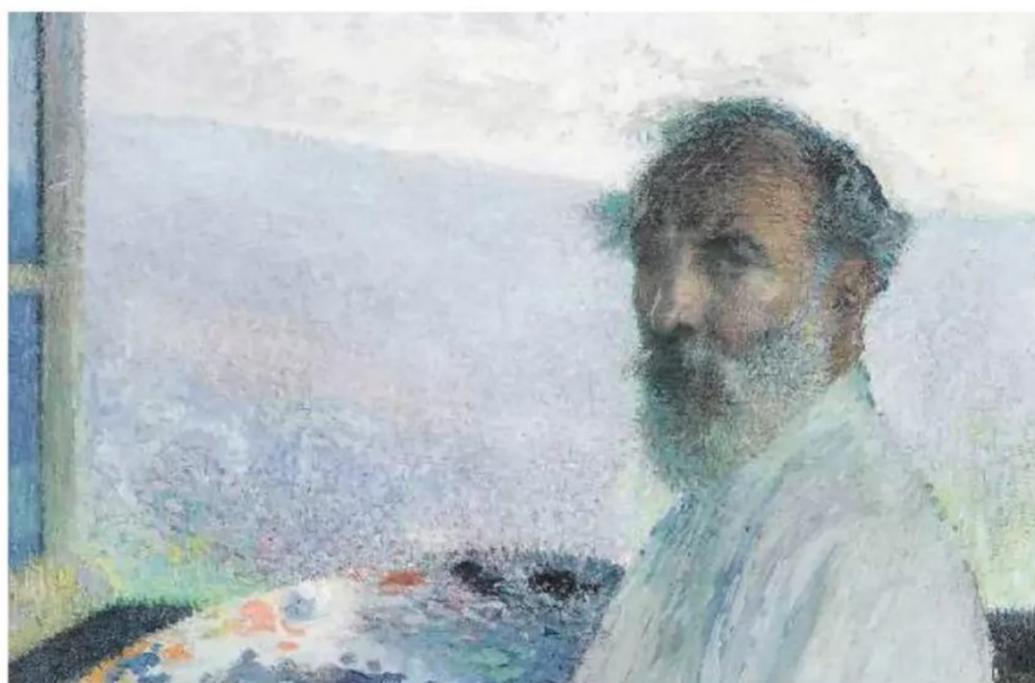


Gustave Caillebotte, Portrait de l'artiste (vers 1892). Huile sur toile.

Emmanuel Coquery. Il arrive parfois que l'artiste apparaisse sous les traits d'un apôtre ou d'un saint, comme Henri Martin et, avant lui, Rembrandt.

Jeux de mise en scène

Gustave Courbet, chef de file du courant réaliste, pratique lui aussi l'autoportrait. «Je fis dans ma vie bien des portraits de moi au fur et à mesure que je changeai de situation d'esprit. J'ai écrit ma vie



Henri Martin, *Portrait de l'artiste* (vers 1912). Huile sur toile.

MUSÉE D'ORSAY, DIST. RMN-GRAND PALAIS / PATRICE SCHMIDT



Ernest Meissonnier, *Portrait de l'artiste* (1889). Huile sur toile.

RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE D'ORSAY) / H. LEWANDOWSKI

en un mot», confie-t-il à son ami et mécène Alfred Bruyas. Dans *Autoportrait au chien noir*, conservé au Petit Palais, à Paris, il évoque sa condition d'artiste par un carton à dessin tandis que sa silhouette se détache sur un paysage rocheux d'Ornans, son village natal. Dans *L'Homme à la ceinture de cuir*, il se représente la tête posée sur la main, absorbé dans ses pensées. L'habit sombre, la gestuelle, les attributs du peintre (porte-craie, portefeuille de dessins et statuette) rappellent quelques

chefs-d'œuvre de la Renaissance à commencer par *L'Homme au gant* de Titien ou *Portrait d'un sculpteur* de Bronzino. Léon Bonnat, comme son contemporain Gustave Courbet, apparaît sous les traits d'un peintre romantique, habité d'une certaine noirceur créatrice. Son visage appuyé sur sa main reprend l'attitude emblématique de la mélancolie depuis la Renaissance. Chez Ernest Meissonnier, le portrait est théâtralisé. Inspiré par la richesse des coloris des Vénitiens, l'homme âgé de 74 ans ne représente ni palette, ni chevalet, ni pinceau. « Les attributs du peintre laissent place à la figure d'un vieillard au regard sombre et songeur posant pour la postérité dans un face-à-face avec lui-même », relève Charles Villeneuve de Janti, directeur des collections et de la recherche à Paris Musées. Henri Fantin-Latour, auteur de nombreux autoportraits, mentionne un « modèle toujours prêt et offrant tous les avantages : il est exact, soumis et on le connaît avant de le peindre ». Dans une lettre à son confrère James Whistler, il détaille ainsi sa pratique : « J'ai près de douze études soit, d'après moi, tête, buste, en pied [...] Je rentre du Louvre, je dîne et de 5 h à 8 h du soir, je me mets devant ma glace et en tête-à-tête avec la nature. »

Autoportraits au féminin

Paysagiste plus que portraitiste, Cézanne laisse, à la fin de sa vie, plus d'une vingtaine d'autoportraits peints d'après photographies. Dans celui du musée d'Orsay, datant de 1875, il apparaît dans l'obscurité avec une barbe peu entretenue camouflant ses lèvres, reflet de sa personnalité complexe. À son père cheminot, Constant-Eugène Denis, qui estimait qu'« on n'avait pas besoin de portraits, parce qu'il y avait des glaces », Maurice Denis répond par un autoportrait où le miroir renvoie l'image du peintre au travail. Le nabi explore avec originalité la dimension réflexive de l'autoportrait : en témoigne le vert sur la pointe du pinceau avec lequel il vient d'apposer sa signature. Un procédé suggérant l'œuvre en construction, à l'image d'un jeune homme de 18 ans affirmant son statut difficilement conquis.

Dans un second autoportrait, Maurice Denis, à l'approche de la soixantaine, n'a plus cette assurance candide. À la clarté virginale du portrait de ses 18 ans s'opposent les teintes automnales et les arbres dénudés de celui de 1928. Les deux œuvres

semblent malgré tout se répondre : même cadrage serré autour du buste incliné et égale sobriété de la mise en scène du peintre entre miroir et fenêtre. Aux toits aperçus depuis la chambre de service tenant lieu d'atelier provisoire se substituent les arbres du Prieuré, la maison des Denis à Saint-Germain-en-Laye.

Au côté de ces icônes de l'histoire de l'art, des visages féminins moins connus constituent cette galerie de portraits. En 1911, Clémentine-Hélène Dufau se représente en élégante de la Belle Époque. Surprise dans son intérieur, comme pourrait l'être un modèle bourgeois, entre portrait et scène de genre, elle est vêtue d'une robe d'inspiration orientale qui évoque les Ballets russes et leur célèbre chorégraphie créée autour de Shéhérazade. Alors âgée de 42 ans, elle s'affiche comme le modèle iconique d'une nouvelle génération de femmes affirmant leur statut de peintre. Plus loin, un autoportrait d'Émilie Charmy, amie et amante de l'écrivaine Colette, traduit cette volonté d'indépendance. L'artiste anime le camaïeu brun de sa composition avec deux taches rouges posées rapidement pour signifier les lèvres. Une touche franche que la critique qualifia de « masculine, vigoureuse, brutale même parfois ».

Sandrine TOURNIGAND

Exposition Autoportraits. De Cézanne à Van Gogh, au musée Crozatier, au Puy-en-Velay (43000). Jusqu'au 17 septembre.
Rens. : musee.patrimoine.lepuyenvelay.fr



Hippolyte Flandrin, Autoportrait au chevalet (vers 1860). Huile sur toile.



Clémentine-Hélène Dufau, Portrait de l'artiste (1911). Huile sur toile.



Vous serez sous les ordres de la Signora Amélia. Faites ce qu'elle vous dira. En attendant, voici un tablier, dit Béatrice, l'imposante intendante.

Angéla de Vecchi, stoïque, le noua derrière son dos et, les mains croisées, attendit les ordres. La cuisinière en chef lui donna bientôt des légumes à éplucher, puis des plats en terre à laver. Elle effectua ces tâches en silence, sous le regard curieux des autres employés de la vaste et sombre cuisine voûtée du château de Majaflor, éclairée même en plein jour par des flambeaux, où la jeune aristocrate, suite à des revers de fortune, venait d'être engagée sous un faux nom.

Quitte à devoir travailler, elle avait choisi le monde de la cuisine, sa passion depuis qu'elle avait été en mesure d'aider la cuisinière dans le domaine de son père. Depuis ses dix ans, elle avait appris et confectionné d'innombrables recettes, qu'elle notait au fur et à mesure dans un carnet. Mais sans réelle expérience en dehors de chez elle, on ne lui avait trouvé que cet emploi subalterne.

– Ôte-toi de mes pattes, grogna soudain Amélia, en repoussant vivement une maigre

enfant d'environ douze ans qui, par jeu, tournait autour d'elle en riant. Mais quelle idée a eue le marquis de te recueillir ! Ta place est à l'asile, pauvre folle !

– C'est Uccelinta, une simple d'esprit qui fait partie de la maison depuis la mort de sa mère qui travaillait ici, chuchota à l'oreille d'Angéla une jeune fille en train de transporter de la vaisselle.

Angéla se précipita au secours de la pauvrete qui, sous la violence du coup, était tombée sur la terre battue du sol et gémissait. La cuisinière lui jeta un regard noir et lui ordonna de se remettre à l'ouvrage. Bientôt, la fillette, après avoir embrassé avec force Angéla, s'enfuit dehors en riant.

« Elle laisse trop longtemps sa sauce sur le feu, pensa la nouvelle venue en observant du coin de l'œil les gestes de la cuisinière, elle aurait dû l'arrêter au premier bouillon, elle va être trop épaisse », tout en continuant, en serrant les dents, son ouvrage.

– Et les épluchures ? gronda Amélia. Tu crois peut-être que c'est moi qui vais aller les jeter aux ordures ?

Elle désignait de la main à Angéla un

endroit de la cour. La jeune fille se troubla et jeta un regard affolé autour d'elle, rassemblant en tremblant les débris dans un seau.

– Donne! j'y vais! lança Uccelinta qui venait de débouler à toute allure dans la cuisine, renversant au passage une cruche de lait sur la table.

Jusqu'au soir, Angéla travailla aux modestes tâches. Après le dîner, elle fit la vaisselle, remarquant au passage la quantité de graisse d'oie figée qui restait au fond des plats, qu'elle jugea trop importante. Cela n'ajoutait rien à la qualité du mets et emprisonnait les saveurs. Enfin, vers onze heures, elle rejoignit les autres à la grande table où, leur service terminé, les domestiques bavardaient un peu avant de regagner leur chambre.

La cuisinière, se disant très fatiguée, n'avait même pas dîné avec eux. La petite Uccelinta s'était d'emblée collée à Angéla, la regardant avec des yeux enamorés, lui caressant l'avant-bras. « Comme tu es belle! », n'arrêtait-elle pas de répéter. Elle s'emparait de tout ce qui lui tombait sous la main, le jetait par terre en riant. Les cochers pestèrent quand elle envoya valser leurs cartes à jouer.

– Elle a besoin d'être occupée, tout simplement, dit Angéla en s'adressant aux autres. Vous n'y avez jamais pensé?

– Peut-être? Mais que lui donner à faire? répondit une petite servante. Elle casse tout, ne tient pas en place! C'est pour ça qu'on l'a surnommée « petit oiseau ». Elle a un grain, de toute façon! Et comme la marquise ne veut pas voir cette souillon dans les appartements, elle est toujours fourrée avec nous.

– Pourquoi ne lui apprenez-vous pas à lire? suggéra doucement la nouvelle venue. Elle se mettrait dans un coin et vous laisserait tranquilles.

– Mais... répliqua aigrement l'intendante qui venait d'entrer pour faire son inspection du soir. Quel besoin aurait-elle de savoir lire? Aucun d'eux n'a appris d'ailleurs, et moi, vous pensez bien que j'ai autre chose à faire!

– Moi, je sais, répliqua calmement Angéla.

Tous les regards se tournèrent vers elle. Une domestique qui savait lire? En ce XVIII^e siècle finissant, c'était chose rarissime.

– Tu veux apprendre à lire, Uccelinta? demanda-t-elle.

L'enfant battit des mains en agitant vigoureusement la tête. Angéla dit alors posément qu'elle prendrait sur son temps de repos pour cet apprentissage. Tout le monde la regarda avec réprobation. Débarquée d'on ne savait trop où le matin même, cette jeune fille à l'allure altière et à la chemise aux manches bordées de dentelle se mêlait déjà de changer les habitudes de leur petite communauté? Mais après tout, pensèrent-ils ensuite, si sa décision pouvait faire tenir tranquille cette satanée gamine, certes bien gentille, toujours prête à rendre de petits services, mais tellement maladroite! L'envoyait-on ramasser des œufs au poulailler, elle en cassait la moitié en revenant.

Dès le lendemain, Uccelinta vécut dans l'ombre d'Angéla, réclamant sans cesse qu'on commence les leçons. Cette dernière la repoussait gentiment: on ne pourrait s'y mettre que pendant la pause d'après déjeuner, ou le soir. À toutes les autres heures, c'était le coup de feu permanent dans la cuisine. La fillette ronchonna puis afficha bientôt un grand sourire.

– Voici la liste des courses à faire au marché du village, vint dire Béatrice à dix heures du matin. Vous irez en carriole avec le cocher et il portera vos paniers.

Angéla blêmit.

– Quelqu'un d'autre ne peut-il y aller? bredouilla-t-elle. Qui s'en chargeait avant mon arrivée?

– Vous contestez mes ordres? dit l'intendante avec hauteur. Si on vous a embauchée, c'est bien qu'on manquait de bras!

Plus morte que vive, Angéla regardait alternativement avec terreur par la fenêtre ouverte l'ardent soleil italien et les paniers posés devant elle.

– Eh bien, qu'attendez-vous? Il faut que vous soyez rentrée dans une heure!



Un trop grand soleil

- ● ● La jeune fille prit une grande inspiration et, chancelante, s'avança vers le seuil. Une seconde après, elle tombait évanouie sur la terre déjà brûlante. Le cocher, qui avait vu la scène de loin, se précipita, tandis que l'intendante fulminait.

En lui faisant respirer des sels, elle fit bientôt revenir à elle la pauvre Angéla qui, au milieu du cercle qui s'était constitué autour d'elle, se confondit en excuses.

Béatrice n'était pas une mauvaise femme, mais diriger une maison de cette importance était une lourde charge et elle avait ce jour-là une raison supplémentaire d'être en colère : Amélia n'était pas encore descendue et la préparation du déjeuner prenait du retard. Bientôt, on apprit que la cuisinière devait garder le lit et ce fut la panique complète.

– Si vous permettez, je peux m'en occuper, proposa Angéla. Je sais cuisiner.

– Mais... vous n'avez fourni aucune référence en ce sens ! répondit l'intendante interloquée.

– Si vous me laissez faire, je peux sauver votre déjeuner.

Elle avait l'air si sûre d'elle que Béatrice accepta. Elle n'avait qu'à demander le menu à l'aide-cuisinière. Après tout, qu'avait-on à y perdre ? Uccelinta hurla de joie, après s'être tordu les mains de désespoir quand elle avait vu Angéla s'effondrer.

Le personnel de cuisine rechigna tout d'abord à s'y mettre, mais la manière à la fois douce et ferme dont elle prit la direction des opérations les rassura vite. Elle donnait ses ordres d'une voix aimable, pas comme cette peste d'Amélia qui les aboyait et se contredisait sans cesse.

Il était trop tard pour la marinade des côtes d'agneau, décida Angéla, on les servirait grillées. De même pour les champignons qu'on accommoderait crus, en salade. Quant au compliqué gâteau prévu pour le dessert, il ne restait plus assez de temps non plus. On ferait un entremets à la vanille qui aurait le temps de refroidir d'ici là. Tout était fluide,

les tâches de chacun bien distribuées et on se trouva prêts avant l'heure, sans l'énervement et le retard qui précédaient souvent le moment où les maîtres passaient à table. Angéla eut même le temps d'apprendre à Uccelinta les premières lettres de l'alphabet qu'elle traça dans de la farine sur un coin de table.

À quinze heures, l'intendante jeta un œil satisfait sur la cuisine impeccablement rangée. Le sol avait même été balayé. Elle signala au passage à Angéla que le marquis, pourtant peu porté sur les plats sucrés, s'était réservé de son entremets.

Mais l'inquiétude monta au fur et à mesure que la journée s'écoulait. La santé d'Amélia ne donnait aucun signe d'amélioration et le médecin, mandé, déclara qu'elle devait se reposer pendant un temps encore indéterminé, sans doute victime d'un problème cardiaque. Atterrée, l'intendante arpenta en tous sens la cuisine. Que faire ? Demander à la comtesse Francesca de prêter sa cuisinière ? Mais la marquise et elle ne s'entendaient guère.

– Pourquoi Angéla ne fait pas à manger demain aussi ? demanda Uccelinta qui s'empressait d'un reste de pâte à pain.

– C'est que... nous recevons demain quinze personnes, gémit Béatrice. Deux cochons de lait déjà tués sont prévus. Plus deux entrées et deux desserts !

– Si nous préparons à l'avance ce qui peut l'être, dit Angéla, et en se levant un peu plus tôt demain matin, il n'y a rien d'impossible.

– Mais pour les entrées et les desserts ? Madame nous a laissé carte blanche.

Angéla la rassura à nouveau. Son carnet de recettes lui donnerait sans doute de savoureuses idées. L'intendante s'éloigna en levant les bras au ciel : le sort en était jeté.

Dès huit heures le lendemain, les cochons de lait tournaient à la broche au-dessus du feu d'enfer de la cheminée. En s'épongeant sans cesse le front, les filles de cuisine s'activaient sans relâche et Angéla elle-même, contrairement à Amélia qui se contentait souvent de régenter, mettait la main à la pâte. Elle s'occupa d'ailleurs de celle des

tartes aux abricots, surveillant du coin de l'œil Uccelinta à qui elle avait confié la tâche d'émonder des pistaches pour la glace qui constituerait le second dessert. La fillette s'acquittait, étonnamment calme, de sa mission.

– Si tu en manges autant que tu en épluches, dit en souriant Angéla, il ne va plus rester grand-chose !

La bonne humeur régnait. Une des filles se mit même à chanter, bientôt rejointe par les autres. À midi, on était sur le pied de guerre. Angéla avait envoyé dresser à l'ombre des arbres de la cour de grandes tables autour desquelles les maîtres avaient décidé de recevoir leurs invités. Les bouteilles de vin et les carafes d'eau étaient au frais dans le puits, les immenses plats de charcuterie et de légumes grillés, qu'on recouvrirait au dernier moment d'une vinaigrette aux zestes d'orange, reposaient sur la table, à l'abri des mouches sous des torchons.

Angéla s'était assise, lasse d'avoir couru à droite et à gauche toute la matinée, mais joyeuse comme elle ne l'avait pas été depuis son grand malheur. L'ambiance de gaieté de la petite communauté, l'affection dont l'envahissait Uccelinta, qui clamait qu'elle savait lire, et sa passion culinaire à laquelle elle avait pu s'adonner lui avaient redonné un temps le goût de vivre.

Mais, à la fin de l'après-midi, l'intendante vint, tout sourire, l'avertir que les convives, enchantés de ce qu'ils venaient de manger, tenaient à tout prix à féliciter en personne la nouvelle cuisinière, ce qu'ils n'avaient jamais fait avec Amélia.

– Vous ne pouvez pas refuser ça aux maîtres, dit-elle à la jeune fille qui s'affaissait sur sa chaise, de grosses gouttes de sueur perlant soudain à son front.

À nouveau, Angéla essaya de sortir puis, mettant sa main au-dessus de ses yeux, exagérément éblouie par le soleil, comme la veille, elle perdit connaissance sur le pas de la porte. Vite, la tirer à l'intérieur avant que les invités ne remarquent l'incident.

L'intendante se dirigea vers la table, et, contrite, annonça que la cuisinière était introuvable. Sans doute était-elle allée faire quelques pas pour prendre un peu l'air, après la fournaise de la cuisine. On était parti à sa recherche, si ces messieurs dames voulaient attendre un peu... ajouta-t-elle, priant le Ciel pour qu'ils n'en fassent rien.

“L'intendante se dirigea vers la table, et, contrite, annonça que la cuisinière était introuvable”

Non, tant pis, dirent-ils, qu'elle transmette leurs compliments, ils souhaitaient à présent regagner leurs domaines au plus vite, car l'orage menaçait soudain.

Soulagée, Béatrice revint à grands pas vers la cuisine et fit sortir tout le monde. Elle s'assit à côté d'Angéla revenue à elle : elle prendrait sans doute officiellement le poste de cuisinière prochainement, ne lui devait-elle pas une explication ?

La jeune fille baissa la tête.

– Je suis atteinte d'un... trouble nerveux. Je ne supporte pas d'être à l'extérieur.

L'intendante poussa les hauts cris. Comment pouvait-on, dans la vie courante, ne pas mettre un pied dehors ? Puis elle se radoucit devant la détresse d'Angéla.

– Mais, pour arriver jusqu'à nous, vous avez bien dû sortir ?

– Un médecin ami de ma famille m'a fait inhaler du laudanum. Cela m'a un peu abruti et je ne me suis rendu compte de rien. Mais ce produit est difficile à trouver.

– Et dangereux surtout ! Si vous devez respirer cette cochonnerie à chaque fois qu'il faut que vous sortiez ! Mais vous souffrez de cette maladie depuis longtemps ?

Depuis deux ans. Depuis ce jour fatal de juin où le soleil brillait ardemment sur la campagne napolitaine. Ce matin-là, alors qu'elle était âgée de dix-huit ans, des soldats du roi avaient enfoncé la porte de leur maison ● ● ●

Un trop grand soleil

● ● ● à coups de crosse et le malheur s'était abattu sur sa paisible famille. Son père, au service de la monarchie, était accusé d'avoir trahi celle-ci, en fournissant des plans secrets à une puissance étrangère. D'une scrupuleuse honnêteté, il avait toujours clamé son innocence. Mais ce matin-là, on était venu l'arrêter pour le conduire en prison où il attendrait d'être jugé. Non contents d'enlever le pauvre homme, les soldats avaient tiré Angéla du lit et l'avaient forcée à sortir de la maison « pour que cette fille de traître voie ce qu'il en coûtait de nuire à la Couronne ».

Angéla se souvenait seulement de la violente lumière, du grand vent dans les oliviers. Clignant des yeux, elle avait hurlé, puis la terre jaune, craquelée de sécheresse, avait semblé s'ouvrir sous ses pieds et elle était tombée. Elle avait juste eu le temps de voir son père, les mains entravées, hissé brutalement sur un cheval, et qui hurlait en direction de sa fille qu'il était innocent, pour finir par disparaître dans un nuage de poussière. Puis plus rien. En proie pendant des jours à une forte fièvre, elle avait voulu mourir. Et depuis, elle n'avait pu quitter la maison, où elle se terrait. Les biens de son père avaient été confisqués et on n'avait aucune nouvelle de lui.

Deux années passèrent et Angéla était à présent presque sûre que son père était mort. Puis la maison, où elle vivait dans une austère solitude, fut à son tour vendue au profit du roi. Le médecin du village, qui seul visitait la malheureuse de temps à autre et tentait sans succès de remédier à la phobie qui s'était déclarée, la convainquit, la mort dans l'âme, qu'elle devait chercher un travail pour assurer désormais sa subsistance. Il avait entendu parler, au cours d'une tournée, de ce poste d'aide-cuisinière à Majaflor et elle s'était résignée.

Béatrice avait écouté jusqu'au bout, envahie de compassion.

– M'autorisez-vous à en parler à monsieur le marquis ? Il a des relations au palais, qui pourront peut-être en savoir plus. Nul doute

qu'il voudra aider celle qui va faire de sa table une des meilleures de la région ! ajouta-t-elle pour tenter de ramener un sourire sur le visage de la jeune fille.

Angéla fit un signe d'assentiment, mais elle avait au fond d'elle perdu tout espoir. Toute la cuisine, mise au courant, s'apitoya et décida alors de lui épargner toute sortie. On comprenait mieux à présent son teint extrêmement pâle, où le sang n'affleurait jamais. Quoi ? Aucune promenade, pas de sortie chez des amis ? de fête de village ?

Seule Uccelinta, qui n'avait pas tout compris, tentait toujours de l'attirer dehors pour lui montrer un jour une curieuse sauterelle, un autre des poussins qui venaient d'éclore. Angéla faisait tristement « non » de la tête depuis la fenêtre. En tout cas, sa réputation s'accrut et le marquis descendit même un jour à la cuisine pour l'encenser, suite à la dégustation d'excellents pigeons farcis. C'était une recette de son invention, dit-elle modestement. Il lui glissa à l'oreille en parlant qu'il s'occupait de son affaire et ne désespérait pas d'en avoir bientôt des nouvelles.

A l'arrivée du maître de maison, Uccelinta s'était quant à elle enfuie à toutes jambes dehors, car elle craignait un peu cet homme à l'apparence sévère. Bientôt, Angéla s'entendit appeler dehors et soupira en souriant. Quelle découverte qu'elle voulait lui faire partager avait donc encore faite la fillette ? Son fameux nid de fourmis qu'elle surveillait tous les jours ? Elle s'approcha de la fenêtre et retint un hurlement.

Uccelinta était perchée sur la plus haute branche d'un arbre de la cour, les bras largement étendus.

– Regarde Angéla ! Je vais voler ! Je m'appelle Uccelinta, c'est pas pour rien !

Et, dans un équilibre instable, elle agitait déjà les bras, un sourire extasié aux lèvres, ne cessant d'appeler Angéla. En un quart de seconde, cette dernière avisa les grosses pierres du sol sur lesquelles la fillette atterrirait inmanquablement. Elle regarda autour

d'elle, se vit seule et sentit une crise de panique la gagner. Elle étouffait, ses jambes flageolaient. Comme statufiée, elle ne pouvait quitter des yeux Uccelinta qui, riant aux éclats, faisait tanguer ses bras. Il fallait agir, coûte que coûte.

La jeune fille se dirigea lentement vers la porte, et eut l'idée de compter à haute voix : « Un, deux, trois, quatre... » pour se distraire du dehors. Elle franchit le seuil, se forçant à fixer le sol, tout en continuant à égrener les chiffres. Elle sentait une sueur froide couler le long de son dos et son cœur battre à tout rompre. Toutefois, elle approchait de l'arbre, pour le plus grand plaisir d'Uccelinta.

– Attends-moi, parvint-elle à articuler d'une voix blanche, je veux voir ça.

Elle arriva au pied du vieux chêne-liège dont elle entendit craquer une branche. La fillette perdit pied et Angéla n'eut que le temps de la recueillir dans sa chute. Les deux furent projetées au sol. Uccelinta se releva et courut vers la maison :

– Angéla est morte !

Le cocher accourut, se pencha. La jeune fille était toujours allongée par terre, mais contemplait, ravie, le ciel d'azur, les rayons du soleil qui jouaient au travers des branches. Appuyée au bras du cocher, elle revint lentement vers la maison, la tête haute et le pas léger. Elle avait vaincu sa peur.

Quelle joie ce fut pour elle de parcourir bientôt les étals du marché !

Quelques semaines plus tard, elle fut convoquée dans le bureau du marquis. Elle sourit : il avait pris l'habitude, en cachette de sa femme, de lui commander tartelettes aux fraises ou sablés aux framboises qu'il mangeait en travaillant. Mais ce jour-là, en plus de la demande de son fameux nougat, il lui annonça qu'il avait retrouvé la trace de son père et était en train de collecter les preuves de son innocence. Et il se faisait fort de le sortir de la prison où il croupissait toujours.

– Dans les plus brefs délais, ajouta-t-il, la bouche pleine des délices de sa nouvelle cuisine.

FIN

Bannières de mai

Aux branches claires des tilleuls
Meurt un maladif hallali.
Mais des chansons spirituelles
Voltigent parmi les groseilles.
Que notre sang rie en nos veines,
Voici s'enchevêtrer les vignes.
Le ciel est joli comme un ange.
L'azur et l'onde communient.
Je sors. Si un rayon me blesse
Je succomberai sur la mousse.

Qu'on patiente et qu'on s'ennuie
C'est trop simple. Fi de mes peines.
Je veux que l'été dramatique
Me lie à son char de fortunes
Que par toi beaucoup, ô Nature,
– Ah moins seul et moins nul ! – je meure.
Au lieu que les Bergers, c'est drôle,
Meurent à peu près par le monde.

Je veux bien que les saisons m'usent.
À toi, Nature, je me rends ;
Et ma faim et toute ma soif.
Et, s'il te plaît, nourris, abreuve.
Rien de rien ne m'illusionne ;
C'est rire aux parents, qu'au soleil,
Mais moi je ne veux rire à rien ;
Et libre soit cette infortune.

*Arthur RIMBAUD (1854-1891),
extrait de Derniers vers, 1872.*

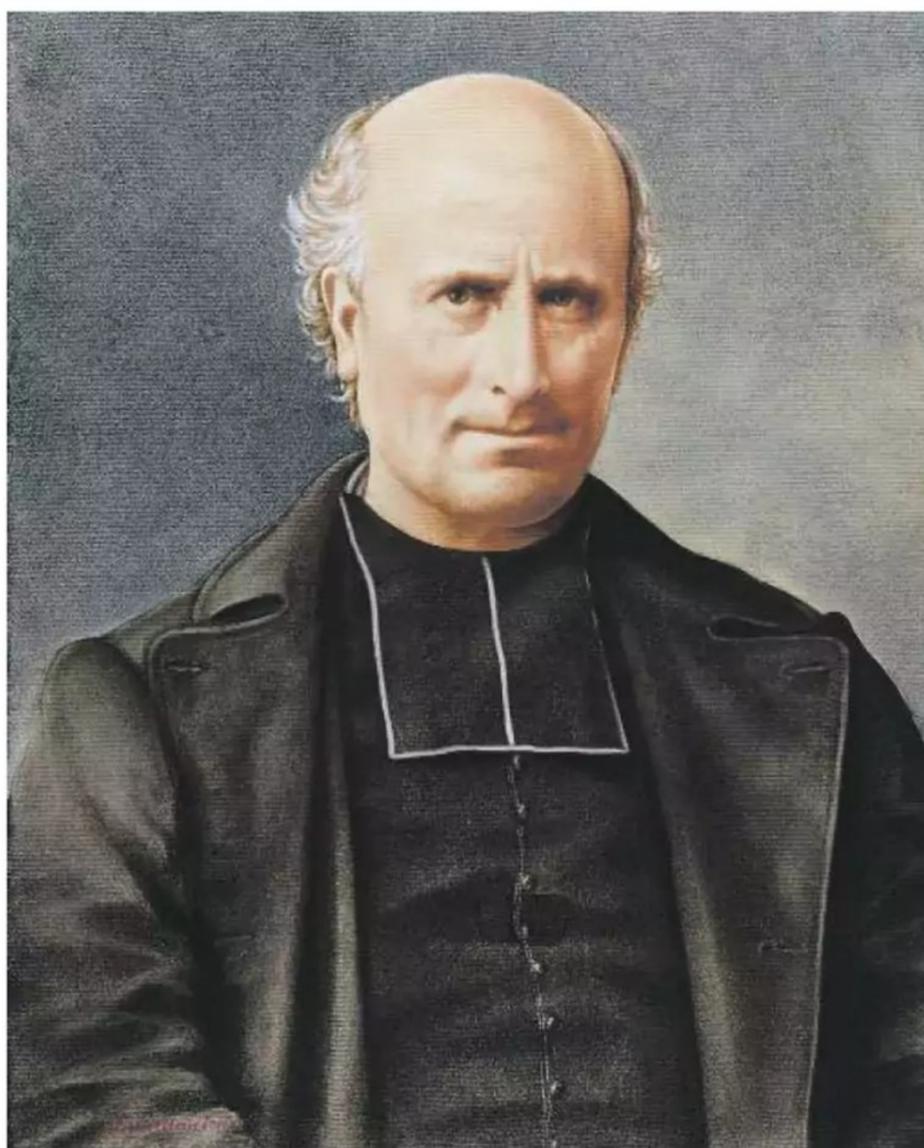
Le père Henri Planchat

Sur le chemin de la sainteté

Béatifié le 22 avril 2023, «l'apôtre des faubourgs» qui a consacré sa courte vie à prendre soin des pauvres de la banlieue de Paris, a été massacré durant la Commune, en 1871. Une destinée hors du commun.

Henri Planchat voit le jour le 8 novembre 1823 dans une famille aisée. Pour faire plaisir à son père, magistrat, il obtient sa licence de droit à la prestigieuse université de la Sorbonne, à Paris. Mais sa vocation est ailleurs. Élevé dans la foi chrétienne, il veut devenir prêtre. À peine son diplôme en poche, il entre au séminaire Saint Sulpice, à Issy-les-Moulineaux. Lors d'une conférence de la Société de Saint Vincent de Paul, il fait la connaissance de Jean-Léon Le Prevost, qui vient de fonder, en 1845, les Frères de Saint Vincent de Paul. Sur son temps libre, Henri s'occupe des pauvres et collabore au patronage de la nouvelle congrégation religieuse, qui dispense des cours aux apprentis.

Le jeune homme de 27 ans a trouvé sa voie. Au lieu d'être prêtre dans une paroisse, il veut s'engager au service des plus démunis. Trois jours après son ordination, il se présente ainsi devant Jean-Léon Le Prevost pour être accueilli



Le père Henri Planchat (1823-1871).

en tant que premier prêtre de la jeune congrégation religieuse, qui ne compte alors que des frères.

Le prêtre se dévoue sans compter

Son ministère le conduit d'abord dans le quartier de Grenelle. Dans cette banlieue, qui deviendra plus

tard le XV^e arrondissement de Paris, quelque 10 000 ouvriers s'entassaient dans des taudis. Alors qu'ils travaillent près de onze heures par jour, ils vivent dans des conditions misérables. Bouleversé par la détresse de ces pauvres gens, le père Planchat répond à leurs besoins matériels et tente de les amener vers l'Église. Sa mission est loin d'être aisée.

Depuis la fin du second Empire, les classes populaires parisiennes sont particulièrement anticléricales. Si les insultes et les moqueries constituent le lot quotidien du prêtre, celui-ci les supporte sans broncher. Peu à peu, grâce à sa gentillesse, sa simplicité et son humilité, le bon pasteur gagne le respect et

l'affection de tous. Il faut dire qu'il se dévoue sans renâcler. Malgré une santé précaire, il ne compte pas ses heures et répond toujours présent, de jour comme de nuit. Grâce à son zèle, ce « chasseur d'âmes », comme il est également surnommé, obtient de

nombreuses conversions, baptise des enfants et des adultes, et marie des couples illégitimes.

Sa popularité et le succès de ses missions apostoliques froissent la susceptibilité du curé de la paroisse de Grenelle, qui lance une violente campagne de diffamation contre Henri. Pour calmer le jeu, celui-ci est envoyé à Arras, dans le département du Pas-de-Calais, pour y gérer un orphelinat. Là encore, il accomplit des merveilles. Rappelé à Paris deux ans plus tard, il est désigné comme aumônier du patronage de Sainte-Anne. Cette œuvre, installée dans le quartier Charonne, accueille près de 300 enfants ainsi que de jeunes apprentis. Grâce à la capacité de Planchat à convaincre de généreux donateurs, de nouveaux locaux sont aménagés, comprenant des salles de jeux, un gymnase ainsi que des ateliers pour assurer les formations. Soucieux de faire de ses protégés de bons chrétiens, le prêtre leur permet de recevoir, sur le tard, la première communion.

Ainsi, de nombreux adolescents voient leur vie transformée. Eux qui étaient de mauvais garçons, ils prennent l'habitude de se confesser. Mieux encore, ils entraînent leurs parents, qui se trouvent dans une profonde misère matérielle et spirituelle, à se convertir eux aussi. Lorsque la guerre franco-allemande de 1870 éclate, Henri Planchat devient également aumônier d'ambulance et accueille de nombreux soldats blessés pendant le siège de Paris.

Arrêté par les communards

Mais s'il est particulièrement apprécié des pauvres et des militaires, la mission d'apostolat du

père Planchat est perçue d'un très mauvais œil par une poignée d'extrémistes. Le 18 mars 1871, un important mouvement insurrectionnel, qui refuse de reconnaître le gouvernement élu au suffrage universel, se met en place dans la capitale. C'est la Commune de Paris. Le 2 avril, la Commune décrète la séparation de l'Église catholique et de l'État, la suppression du budget des cultes et la sécularisation des biens des congrégations religieuses. Deux jours plus tard, l'archevêque de Paris, Mgr Georges Darboy, est arrêté comme otage, en application du « décret des otages ».

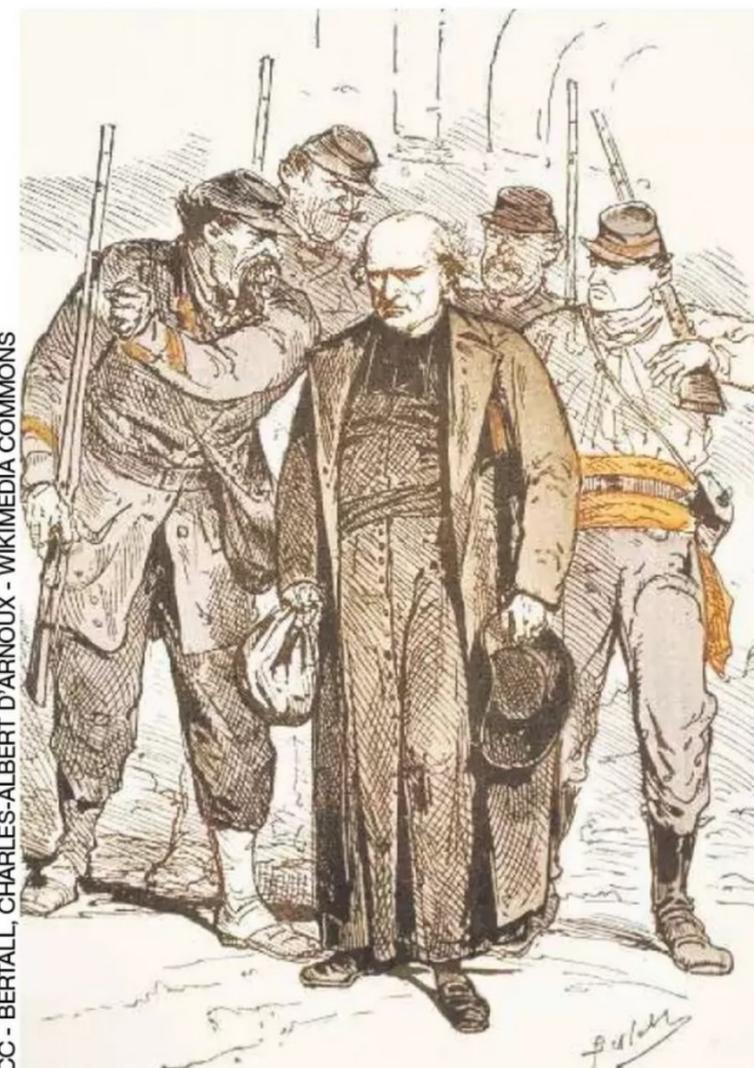
L'étau se resserre autour du père Planchat. Le 6 avril, le jeudi saint, il est arrêté à son tour, malgré les protestations des habitants du quartier. Des pétitions circulent pour demander sa libération. La propre mère de Planchat multiplie les démarches, mais rien n'y fait. Rejoint par une vingtaine d'ecclésiastiques, il est incarcéré pendant près de deux mois. Le 24 mai, durant la « semaine sanglante », la période la plus meurtrière de cette guerre civile, l'archevêque de Paris est exécuté.

Deux jours plus tard, le père Planchat, neuf autres religieux et quarante civils sont extraits de la prison de la Roquette. Entourés de gardes nationaux, les prisonniers-otages remontent, en priant à haute voix, la rue des Pyrénées, qui conduit à Belleville. De nombreux passants sont atterrés en reconnaissant leur curé. Exaspéré par leurs réactions de pitié, l'un des gardes lance qu'il s'agit de prisonniers versaillais. Ivre de haine, une partie de la foule se précipite alors sur les malheureux et s'acharne sur eux à coups de

pied et de poing. Certains sont littéralement piétinés. Planchat supplie les fédérés d'épargner les laïcs, surtout les pères de famille. Furieux, le capitaine sort son pistolet et l'abat d'une balle en pleine tête. Les autres prisonniers sont fusillés, les uns après les autres.

Le massacre de la rue Haxo se poursuit durant près d'une demi-heure. Pour être certains d'avoir achevé leur vile besogne, les communards mitraillent les cadavres et les lardent de coups de baïonnette, avant de les jeter dans une fosse.

La Commune de Paris prend fin deux jours plus tard, le 28 mai. En souvenir des victimes de ce massacre, une voie, dans la rue Haxo, porte le nom de villa des Otages et une rue du quartier de Charonne a été baptisée Planchat. ■



CC - BERTALL, CHARLES-ALBERT D'ARNOUX - WIKIMEDIA COMMONS

Dessin de Bertall dans la série
Les Types de la Commune (1875).



Comment soigner un léger TOC ?

Vérifier et re-vérifier que portes et fenêtres sont bien fermées, passer son temps à tout aligner... Les TOC, ou « troubles obsessionnels compulsifs » touchent 2 à 4 % de la population. La plupart prennent racine à l'adolescence et s'accroissent avec le temps. Heureusement, il existe des solutions pour s'en débarrasser.

Contrôler la fermeture des portes jusqu'à l'obsession est symptôme de maladie.



PHOTOS SHUTTERSTOCK (X 2)

Si des descriptions psychiatriques détaillées ont été faites à partir du XIX^e siècle, les TOC restent une maladie très ancienne, que l'on appelait auparavant « la folie du doute » ou encore « l'obsession pathologique ». Ils ont été médiatisés grâce à des émissions de témoignages comme *C'est mon choix*, dans les années 2000. En France, on estime que 1,4 à 2,8 millions de personnes en souffrent. Elles ont des symptômes qui correspondent à ceux décrits dans le manuel de

psychiatrie le plus utilisé au monde, le DSM-5. « On estime qu'il y a un TOC lorsqu'une habitude nous fait perdre environ une heure par jour, précise le psychologue Vincent Trybou, psychologue clinicien (1). Si on vérifie pendant trente minutes le matin et trente minutes le soir que la porte, le gaz, les fenêtres... sont bien fermés, il s'agit d'un TOC. »

Pour savoir si on est concerné, il est possible de s'auto-évaluer : on se demande si on a des obsessions qui nous poussent à mettre en place des rituels. Les obsessions

peuvent être des idées, pensées ou images mentales qui génèrent de l'anxiété, voire de la détresse, de la culpabilité ou des scrupules. Des idées qui se répètent et qu'il est impossible de chasser. En dehors des crises, qui peuvent durer jusqu'à une journée dans les cas extrêmes, la personne sait que ces idées sont absurdes. Quant aux rituels, ce sont des actions ou des pensées irrépressibles, comme les répétitions de mots, de phrases, de chiffres. Ces rituels sont la seule solution que la personne ait trouvée pour diminuer son anxiété.

Les TOC les plus fréquents

Le TOC de contamination est le plus répandu. Il est lié à la peur de la saleté, des microbes présents sur le sol, dans la rue, le métro... Peur qui entraîne un rituel de lavage de mains et des douches beaucoup plus fréquents que la moyenne. On va aussi « décontaminer » les emballages après les courses, par exemple, ou ses chaussures avant de rentrer chez soi. En deuxième position, il y a le TOC de doute, lié à l'incapacité à savoir si on a bien fait les choses



les plus de 30 ans, les TOC se déclenchent dans le cadre d'un *burn out* ou d'une dépression. Il faut d'abord soigner la dépression avant de s'attaquer aux TOC.

Comment appréhender un TOC ?

Bonne nouvelle, les TOC ne sont pas une maladie incurable. Déjà, on peut apprendre à vivre avec quand ils ne constituent pas un gros handicap. Autrement dit, si les crises sont rares, peu pénibles, si on arrive facilement à contrôler son TOC, s'il n'y a pas d'impact sur sa vie quotidienne... Mais si on souhaite en venir à bout, quelques séances avec un psychologue spécialisé peuvent suffire. « Si le TOC a un fort impact sur sa vie quotidienne, qu'il est fréquent, qu'il entraîne une perte de temps et d'énergie, qu'il a un impact sur ses proches... il faudra alors mettre en place un traitement médicamenteux ainsi qu'une thérapie comportementale et cognitive, détaille Vincent Trybou. La thérapie s'étale en général sur dix à quinze séances. »

Comment se déroule la thérapie ? On commence par lister les situations qui provoquent des TOC, comme entendre le mot « mort » aux informations, par exemple. Puis on décrit ce que l'on se sent obligé de faire dans ce cas, son rituel, comme répéter dix fois le mot « Jésus » pour effacer le mot « mort ». Et pour chaque situation, on a un exercice à faire. « On commence par des choses simples et on augmente la difficulté au fil des séances. Jusqu'à la confrontation, décrit le spécialiste. Comme toucher des choses sales quand on a le TOC de contamination, ou mettre les coussins en

pagaille, si on est atteint du TOC du rangement. »

Soit on travaille sur le principe d'une exposition progressive, soit sur celui d'une exposition courte. « Dans ce cas, on va embêter le cerveau une dizaine de minutes et augmenter la durée à chaque séance. Dans le cas du TOC de contamination, on va d'abord toucher une boîte aux lettres, puis poser ses mains sur son visage, puis la fois suivante toucher une chasse d'eau dans un restaurant, puis le dessous de la chaussure, etc. » L'objectif étant de neutraliser au final ce TOC qui nous gâchait la vie. ■

1 – Co-auteur, avec Élie Hantouche, de *Toc : vivre avec et s'en libérer* (éd. Josette Lyon).

Aider un proche atteint de TOC

Si l'entourage joue un rôle dans l'aggravation ou le maintien d'un TOC, il peut aussi aider à le combattre. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une maladie, donc on arrête les phrases du type « Tu n'as qu'à te contrôler », qui cassent la motivation du malade. On ne l'aide pas dans ses rituels, on ne les fait pas à sa place. On adopte une attitude empathique, surtout dans les moments d'anxiété, et on salue les progrès. On fixe des limites avec fermeté, sans culpabiliser ou agresser, en disant, par exemple : « Je comprends que ta maladie soit douloureuse, mais je n'accepte pas que tu monopolises la salle de bains si longtemps. » On ne se laisse pas déborder par le TOC de son proche et on prend conscience qu'à deux, ou à plusieurs, on sera plus forts pour le vaincre.

ou pas. On vérifie mille fois si le four a bien été éteint, les portes ont été fermées, les mails ont été bien écrits avant d'être envoyés... Le troisième TOC le plus courant est celui de la symétrie, du rangement : il pousse à aligner les objets chez soi, à arranger les coussins du canapé au millimètre près... « Enfin, d'autres TOC se manifestent par l'annulation et la répétition des actions, explique Vincent Trybou. On répète l'acte pour conjurer la pensée négative qui nous a traversé l'esprit la première fois, et on la remplace par une pensée magique ou positive. »

L'origine des troubles

Aucune éducation ne transmet ces troubles : il y a un terrain génétique. Un enfant qui voit un adulte en proie à un TOC n'éprouvera aucun besoin de faire comme lui. Le TOC va survenir chez une personne au naturel anxieux, issue d'une famille comptant des anxieux. Mais toutes les personnes angoissées ne sont pas pour autant sujettes à des TOC. « La majorité des personnes touchées le sont entre 12 et 20 ans et les TOC s'amplifient au fil des ans, précise le psychologue. Chez



© SHUTTERSTOCK

Oser la lune... et les étoiles

22-RÉSUMÉ: Après que Diane a retrouvé la mémoire, que les récits ont été partagés, les souvenirs des jours sombres laissent place aux projets. Diane souhaite investir l'argent dont elles disposent, elle et sa sœur Agatha, dans la boutique de Judith, et continuer d'y vendre des livres, mais aussi y trouver un espace pour son activité. Oui, Diane veut créer des chapeaux et les proposer dans le magasin. Quant à Agatha, elle y exposera également ses œuvres. Tout le monde est enchanté par l'idée, sauf bien sûr l'acheteur précédent. Pourtant, il finit par se désister, et l'affaire prend forme. En attendant la fin des travaux, des pauses bienvenues ont lieu dans la maison que Judith a héritée de ses parents. (Voir *Veillées* n^{os} 3577 et suivants.)

C'était une vieille bâtisse en bois patiné avec une véranda qui donnait sur la plage. De hautes herbes argentées poussaient sur les talus alentour, formant des haies qui semblaient monter la garde. Pour la première fois depuis qu'elle avait quitté sa Normandie natale, Charlotte se sentait de nouveau en accord avec les éléments. Tôt le matin, elle descendait sur la plage et s'élançait pieds nus vers le rivage. N'ayant pas de costume de bain à disposition, elle relevait le bas de sa jupe et laissait les vaguelettes s'écraser autour de ses chevilles, les yeux rivés sur la ligne d'horizon. Cet océan était celui dans lequel ses orteils avaient tant souffert, pourtant, cette souffrance ne l'effrayait plus. Contrairement à Delphine, elle avait eu la chance de sortir ●●●

Oser la lune... et les étoiles

- ● ● vivante de cette tragédie, avec la possibilité de bâtir une nouvelle existence... Elle mesurait aussi sa chance de ne plus être seule au monde. Ses amies comptaient de plus en plus dans sa vie. Pas seulement Diane. Agatha et Judith, chacune à leur façon, lui apportaient beaucoup.

Ces moments de solitude n'étaient pas seulement bénéfiques à son état mental. Ils lui remettaient en mémoire la promesse qu'elle s'était faite, quelques semaines plus tôt, de se rendre à Paterson. Toutes les excuses avaient été bonnes pour faillir à son engagement... Que craignait-elle donc, sinon un regain de colère de Marie ?

Bientôt, elle serait encore plus occupée qu'elle ne l'était actuellement, car la boutique serait ouverte sept jours sur sept, et même, de temps à autre, en nocturne, au rythme des expositions et autres manifestations culturelles censées attirer une clientèle plus spécifique, issue de divers quartiers.

Pleine d'enthousiasme, Agatha avait commencé à réaliser des esquisses à l'aquarelle destinées aux cartons d'invitation.

Charlotte se risquerait-elle à en expédier un à l'adresse de ses cousins ?

Chapitre 49

Lil faisait encore très beau, en cette soirée du 13 septembre. À l'intérieur de la librairie-galerie, tout était prêt pour recevoir les invités ainsi que les curieux pressés de découvrir ce nouveau lieu dont on avait même parlé dans le journal local.

Bon nombre de ces gens que l'on attendait étaient des habitués de la boutique de Judith. Sans doute seraient-ils ravis de constater que les livres anciens couvraient toujours une bonne partie des murs repeints de frais. Pour l'heure, les longs comptoirs en bois ciré dont certains, dotés de vitrines, servaient d'écrin à de drôles de chapeaux, supportaient des plateaux chargés de bonnes choses. Agatha avait ce qu'elle appelait « ses adresses » et, comme toujours, elle n'avait

pas lésiné sur la qualité des petits fours. Du champagne avait été également prévu, ainsi que des cocktails. Trois extras, un homme et deux femmes, avaient été engagés pour l'occasion.

Dans la salle voisine, les tableaux d'Agatha avaient été suspendus suivant les différents thèmes auxquels la jeune femme avait choisi de rendre hommage : plusieurs vues de différents parcs de New York, des paysages de bord de mer et quelques portraits d'une facture plus ancienne. Sur l'un d'eux figuraient Diane et sa sœur aînée, Samantha, entourant Mrs Dickinson. Cette toile avait été réalisée quelques mois avant le voyage en Angleterre, dont le retour avait été fatal à la mère des jeunes filles.

– Il n'est pas à vendre, bien sûr, avait précisé Agatha. Mais je tiens à ce qu'il figure en bonne place dans cette galerie. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient ? Il nous portera chance, je le sens !

Agatha remonta la manivelle du phonographe et un air entraînant s'éleva, qui n'était pas sans rappeler à Charlotte les morceaux que les malheureux musiciens du *Titanic* avaient enchaînés jusqu'à ce que la proue du navire disparût dans les flots. Malgré ses résolutions, il lui arrivait encore souvent d'avoir le cœur serré au gré des réminiscences qui la frappaient à n'importe quel moment. Ainsi, ce portrait de Mrs Dickinson et ses filles qui trônait désormais dans la galerie...

Charlotte faisait son possible pour ne pas le regarder et, bien qu'elle n'eût jamais rencontré la mère de Diane, elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer ce que celle-ci aurait pensé d'elle, si elle avait su que sa fille l'avait choisie pour amie : un monde et un idéal séparaient les deux jeunes filles. Oui, voilà à coup sûr ce qu'aurait pensé Mrs Dickinson, et peut-être se serait-elle évertuée à faire en sorte que Diane renonçât à cette amitié.

Cette réflexion, sans fondement réel, Charlotte ne pouvait faire autrement que de l'admettre, lui était si désagréable qu'elle l'associait systématiquement à la disparue.

Sans la connaître, Mrs Dickinson lui était d'emblée antipathique.

C'était difficile de tirer un trait définitif sur la tragédie, avec tout ce qu'elle comportait de bons et de mauvais souvenirs. Diane, depuis qu'elle avait émergé de ses brumes, semblait très bien y parvenir, se cantonnant au présent et accueillant chaque miette du quotidien comme un heureux événement. Charlotte aurait aimé pouvoir agir de même, toutefois, les épreuves qu'elle venait de traverser l'avaient non seulement marquée dans sa chair, mais elles l'avaient aussi rendue méfiante envers son destin.

Bien décidée à vaincre la tristesse qui commençait à s'emparer d'elle, la jeune fille lissa les plis de sa robe, les yeux rivés sur le tissu soyeux. Diane et Agatha la lui avaient offerte la veille, décrétant qu'une inauguration ne pouvait se faire « en tenue de tous les jours ». Consciente que leur amie n'accepterait pas une toilette trop apprêtée, Diane avait elle-même dessiné le modèle aux lignes sobres, puis elle avait confié la réalisation à leur couturière. Taillée dans un taffetas orangé du plus bel effet, la robe avait émerveillé Charlotte, pourtant bien décidée à ne rien accepter de tel, dans la mesure où elle-même était dans l'incapacité, faute de moyens, d'exprimer sa reconnaissance aux deux sœurs. Elle se sentait déjà redevable de son nouvel emploi et de la confiance qui lui avait été octroyée, alors qu'elle n'avait encore jamais fait ses preuves ! En outre, Agatha ne voulait pas entendre parler de loyer concernant la chambre au-dessus de la boutique.

– Considère que cela fait partie de ton salaire, avait-elle dit à Charlotte.

Depuis sa rencontre avec Judith, la jeune fille s'était déjà sentie à maintes reprises l'obligée de la bouquiniste, laquelle avait peu à peu réussi à lui faire accepter une nouvelle garde-robe (issue d'une friperie, certes, mais quasi neuve) ainsi que des souliers (trop étroits pour elle, avait-elle

prétexté). En l'occurrence, les souliers convenaient parfaitement à Charlotte. Ils avaient d'ailleurs été les bienvenus, ceux achetés par Marie étant maintenant si usés que des trous en maculaient les semelles. La seule façon d'atténuer son malaise tout en témoignant sa gratitude à son hôtesse avait alors été de rivaliser d'énergie lors des travaux. Judith ne disait rien, mais Charlotte avait bien remarqué qu'elle n'était pas dupe de ses efforts. Petit à petit, des échanges de services s'étaient naturellement établis entre elles, ce qui les avait rendues plus proches, un peu comme une mère et sa fille.

“À l'intérieur de la librairie, tout était prêt pour recevoir les invités ainsi que les curieux”

Ce cadeau-là, le cadeau de Diane et d'Agatha, avait cependant quelque chose d'extravagant. Charlotte aurait tout aussi bien pu faire honneur à la soirée en longue jupe de drap brun et corsage pastel. Grâce à Judith, elle en possédait désormais toute une collection. Judith elle-même avait revêtu l'une de ces robes grises à taille haute qu'elle affectionnait, réchauffée, pour l'occasion, par un châle d'indienne.

Charlotte aurait éventuellement accepté que Diane ou Agatha lui prêtât un châle, mais de là à accepter cette robe !

Bien sûr, les deux sœurs avaient poussé des cris d'orfraie lorsque la jeune fille avait commencé à protester. Puis Judith s'était jointe au chœur.

– Tu serais bien bête de refuser ! avait-elle dit à Charlotte en hochant la tête.

Demain, toutes les quatre retrouveraient leur naturel. C'était une consolation de constater que malgré tout leur argent, les sœurs Dickinson ne trichaient pas avec les préceptes qu'elles défendaient : droiture et authenticité.



Oser la lune... et les étoiles

- ● ● Agatha ne quittait guère sa blouse de peintre, quant à Diane, elle détestait les fanfreluches. Sa mère n'étant plus là pour veiller au grain, elle se passait désormais de corset et s'habillait de la façon la plus simple qui fût pour quelqu'un de sa condition : jupe, corsage et casaque de velours, quand elle sortait. Seul le choix de ses chapeaux témoignait de son intérêt pour la mode.

– Pour une certaine mode, précisait-elle, le regard malicieux.

Bientôt, les portes furent grandes ouvertes et l'on sortit les caisses sur le trottoir, ainsi que les présentoirs de cartes postales qu'Agatha avait trouvés dans l'arrière-boutique. Après les avoir dépoussiérés et consolidés, la jeune femme les avait garnis de vues de New York que Diane et elle avaient chinées à droite et à gauche, ainsi que de ravissantes aquarelles réalisées durant l'été par ses soins.

Peu à peu, les gens envahissaient la librairie-galerie. Bon nombre de ces curieux n'en revenaient pas des transformations qu'avait subies la boutique.

– Je viens ici depuis des années et je croyais en connaître les moindres recoins, disait un homme en fourrageant dans l'une des caisses. Eh bien, croyez-le si vous voulez, depuis que je suis arrivé, je tombe à tout instant sur des ouvrages inédits !

Judith, en figure connue du quartier, recevait moult compliments pour cet heureux renouvellement.

– Je ne suis pas seule, dans cette affaire ! protestait-elle pour la forme.

Et d'un bref mouvement de tête, elle désignait les sœurs Dickinson, occupées à converser avec le gratin : hommes en costumes sombres gansés de soie, femmes froufroutantes. Le maire de New York, que Mr Dickinson comptait parmi ses relations, s'était déplacé pour l'occasion. Mr Dickinson lui-même avait fait une courte apparition.

Soucieuse de ne pas laisser Charlotte de côté, Judith poussait sa protégée sur le devant de la scène.

– Pour commencer, sans Charlotte, rien de tout cela ne serait arrivé, tonitruait-elle. C'est Charlotte qui connaissait Diane et Agatha. Ce sont elles trois qui m'ont incitée à me lancer dans ces transformations.

– Je croyais que la boutique avait été mise en vente à la fin de l'hiver dernier, murmura quelqu'un.

– En effet ! répliqua Judith. Durant un temps, je l'ai cru aussi, mais voilà que nous sommes toutes les quatre associées, désormais !

Dans un sens, c'était vrai : toutes quatre allaient maintenant travailler main dans la main. Certes, Judith avait reçu une grosse somme d'argent des sœurs Dickinson et il était clair que sa participation serait totalement bénévole, mais après tout, les gens n'avaient pas besoin de connaître les détails de la transaction.

D'une certaine façon, Judith vivait sa dernière heure de gloire et ce n'était que justice, après tant d'années de labeur. Charlotte se réjouissait pour elle.

De son côté, la jeune fille ne quittait pas la porte des yeux, croyant à tout moment voir surgir ses cousins, mais à l'évidence Marie et Johnny avaient décidé d'ignorer son invitation. Aucune réponse n'était parvenue à Charlotte depuis son envoi.

– Peut-être ont-ils déménagé ? avait suggéré Judith.

Mais cette éventualité était peu probable.

Engourdie par le brouhaha ambiant, Charlotte sortit de la boutique et s'avança au bord du trottoir. Autour d'elle, de petits groupes de personnes discouraient tout en croquant allègrement dans les petits fours choisis par Agatha. Peu à peu, les voix lui parurent lointaines, comme détachées de son environnement proche.

La lumière du jour commençait à décliner. L'air sentait l'automne. Par-delà les hauts buildings, le ciel se teintait de rose et d'orange. Un petit vent frais se levait. Au coin de la rue, un omnibus s'arrêta, déversant sa cargaison de passagers dans le cercle

doré d'un réverbère qui venait de s'allumer. Certains d'entre eux se dirigeaient tout droit vers la boutique. Charlotte les regardait distraitement quand soudain, son cœur battit plus fort. Face à elle, une jeune femme en robe à pois et cardigan pastel lui faisait signe.

– Marie ! s'écria Charlotte en s'élançant au-devant de sa cousine.

Marie avait changé de coiffure mais il était impossible de ne pas la reconnaître. Johnny était là, lui aussi, les cheveux lissés en arrière et engoncé dans un veston qui ne lui seyait guère.

– Eh bien, nous voilà, hein ! lança-t-il avec un sourire. Alors, finalement, tu as choisi les bouquins ! ajouta-t-il avec un mouvement du menton en direction de la librairie.

– Oui, comme tu vois, répondit Charlotte.

– Tu n'avais pas parlé de devenir infirmière ?

– J'ai changé d'avis, dit la jeune fille en esquissant une grimace.

– Allez, raconte ! intima Marie en lui pressant le coude. Comme tu es élégante ! Cette robe vaut une fortune ! Ah, Charlotte, je regrette tellement ce que je t'ai dit, quand tu es venue à Paterson... J'étais en colère, tu sais ! Mais tu es bien meilleure que moi. J'ai été si heureuse en recevant ton invitation ! Je ne savais pas quoi te répondre, enchaîna-t-elle, alors j'ai attendu cette soirée... Dis-moi, tu es vraiment associée dans cette affaire ? Sur le carton, il y avait vos quatre noms, inscrits côte à côte...

– Oui, en quelque sorte, dit Charlotte. Mais entrez ! Je vais vous présenter mes amies et collaboratrices.

Un coup de vent plus aigre souffla sur la rue, faisant tournoyer les présentoirs de cartes postales. Aussitôt, un homme coiffé d'un canotier de paille se précipita pour les stabiliser puis, se tournant vers Charlotte, il lui demanda s'il fallait les rentrer.

– Non, je ne pense pas, répondit la jeune fille. Il n'y a qu'à les caler contre la façade.

Entendant cela, l'un des invités s'approcha afin de prêter main-forte au porteur

du canotier. Aussitôt, d'autres personnes s'avancèrent, la mine curieuse. Une femme, enveloppée dans un châle de cachemire, tendit sa main gantée vers une carte postale représentant la pointe de Manhattan.

– Quelle bonne idée d'avoir exposé ces clichés ! s'écria-t-elle. Nous sommes tellement habitués à notre ville que nous en oublions ses trésors !

Presque malgré elle, Charlotte éprouva soudain l'enivrante sensation d'agir en maîtresse des lieux. Elle adressa un sourire à la cantonade et remercia les deux hommes. Puis les petits groupes se reformèrent, revenant à leurs discussions.

Le regard admiratif de sa cousine glissait sur elle.

– Tu en connais du monde, à présent ! murmura Marie à son oreille.

Mais, de nouveau, le vent se levait. Une bourrasque plus soutenue agita les feuilles des arbres. Les jupes des dames se gonflaient comme des voiles. Un pan du cardigan que portait Marie s'écarta, laissant apparaître soudain un ventre joliment arrondi.

– Oh ! s'exclama Charlotte. Tu attends un bébé ?

– Eh oui ! dit Marie. Pour le mois de décembre.

– Félicitations, murmura la jeune fille.

– Et toi ? Pas de fiancé à l'horizon ? plaisanta Johnny.

– Tu veux rire ! Je suis bien trop occupée !

Debout sur le seuil de la boutique, Judith la cherchait du regard.

– Ah, Charlotte ! te voilà, s'écria-t-elle.

– Judith, dit Charlotte d'un ton ferme, j'aimerais te présenter mes cousins... Marie, Johnny, voici Judith. Sans elle, il est certain que je n'en serais pas là.

– Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que dit cette jeune fille, protesta Judith en levant les bras au ciel. Ne l'écoutez pas, je vous en prie. Sans Charlotte, cette boutique appartiendrait aujourd'hui à un grossier personnage. Allons, entrez, Marie et Johnny ! Depuis le temps que j'entends parler de vous, j'avais hâte de faire votre connaissance !

(à suivre)

MOTS CROISÉS

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1										
2										
3				■						
4	■								■	
5							■			
6				■						
7										■
8	■				■					
9								■		
10				■						
11			■							■
12							■			
13	■									
14					■					

HORIZONTALEMENT

1 - Qui recommencent chez le médecin. 2 - Elle sait se montrer économe. 3 - Couche de l'écorce terrestre. Utiliser son colt. 4 - S'arrêtera sans prévenir. 5 - Mettre l'oh! à la bouche. Resté silencieux. 6 - Accueille chaudement ses visiteurs. Minéral très dur. 7 - Affaire de cœur. 8 - Un petit aux yeux de biche. Un peu gris. 9 - Donc pas ligneux. Début de gamme. 10 - Calendrier religieux. Plante de rocaille. 11 - Île bien notée en musique. Monta à la tête. 12 - Soldat de cavalerie... cracheur de feu. Nageur coloré. 13 - Étisie. 14 - Ceux de sa famille. Adorateur du soleil.

VERTICALEMENT

A - Demeurées. Troupes de barbares. B - Énerve le figaro. Ressentir un plus grand penchant pour. C - Certes pas un homme de la ville! Habitant. D - Se rendrait. Il est souvent glissant. E - Vaut un décigramme. Se comporta comme un fesse-mathieu. Ils ont de la galette. F - Il est assuré temporairement. Il fait une bonne pâte. G - Il est au poil pour le pantouflard. Qui se portent donc bien. Pouffé. H - Implanta solidement. Incroyant. I - Quart four. Le huitième jour. Sous le prince. J - Apportée à table. Déclenchera le carillon.

SUDOKUS

La grille se compose de 81 cases réparties en 9 carrés de 3 x 3 cases. Ces carrés sont appelés « régions ». La grille doit être complétée avec tous les chiffres de 1 à 9, chacun devant être utilisé une fois (et une seule) dans chaque ligne, chaque colonne et chaque région.

FACILE

		8	6	1		3	9	
6	4		3			8		
	9			8				
	1		2	9	3		4	8
	2		7		8		3	
8	3		5	4	1		6	
				7			2	
		2			5		8	1
	7	1	8	2	4	9		

MOYEN

8		4			6			7
9		6	7	3	2			
7	3						2	
4		1	6			8		
	5			2			3	
		2			4	1		5
	6						1	8
			8	6	1	7		3
1			3			2		6

DIFFICILE

					7		8	4
		8				6		9
9			8			3		
			5	4			7	
5			8		2			1
	4			9	1			
		6		5				3
8		1				4		
3	2		1					

MOTS MÉLANGÉS

Des noms de famille courants

R	E	N	I	L	A	T	R	E	B	D	R	A	N	Z	E
E	R	I	T	R	U	R	O	M	O	R	D	N	R	E	N
I	N	A	M	A	M	E	R	O	R	D	N	A	R	B	I
R	R	F	E	L	T	N	E	M	I	N	A	R	O	U	T
E	U	O	L	E	D	U	A	I	G	D	R	T	R	S	R
I	E	R	E	F	U	B	O	R	A	R	U	D	E	S	A
H	T	V	B	B	E	S	I	E	R	N	C	R	B	E	M
A	U	E	J	M	R	A	L	I	V	I	E	E	U	A	G
G	N	A	L	A	T	V	E	H	C	T	N	I	N	R	A

Rayez sur la grille les mots de la liste ci-dessous, sachant qu'ils y sont inscrits horizontalement de gauche à droite et de droite à gauche, verticalement de haut en bas et de bas en haut (mais jamais en diagonale), chaque lettre ne servant qu'une fois. Le mot rayé vous indique la façon de procéder. Il restera un mot sur la grille, correspondant à la définition suivante :

Le nom d'un douanier ou de Jean-Jacques.

- | | | |
|------------------------------------|---|-----------------------------------|
| <input type="checkbox"/> BERNARD | <input type="checkbox"/> GAUTHIER | <input type="checkbox"/> MARTIN |
| <input type="checkbox"/> BERTRAND | <input type="checkbox"/> GIRARD | <input type="checkbox"/> MARTINEZ |
| <input type="checkbox"/> CHEVALIER | <input type="checkbox"/> JEAN | <input type="checkbox"/> MOREAU |
| <input type="checkbox"/> DUBOIS | <input checked="" type="checkbox"/> LAMBERT | <input type="checkbox"/> MORIN |
| <input type="checkbox"/> DURAND | <input type="checkbox"/> LAURENT | <input type="checkbox"/> ROBERT |
| <input type="checkbox"/> FOURNIER | <input type="checkbox"/> LEFEBVRE | <input type="checkbox"/> VINCENT |
| <input type="checkbox"/> GARNIER | <input type="checkbox"/> LEMAIRE | |

MOTS FLÉCHÉS

3 i, voire 4, et c'est tout!

FAUX CUIR		OCCUPÉ LA NUIT		ATTAQUÉ À LA BASE		LA BAGARRE DU MILIEU		MANTRA MONOSYL-LABIQUE		RADIS OU OSEILLE		FORME VERBALE
PIMENT ROUGE TRÈS FORT		INSPIRA LAMARTINE		RIZ AU GRAS ÉPICÉ						IL EST SANS LIMITES		BAVARD EMBLUMÉ
								DANS LA BOTTE OU EN L'AIR REPLACE «AROBASE»				
IL PREND DE GROSSES PÂTES POUR CITER TEXTO						MILIEU DE GAMME			CORDON BLANC			
			TOUT DOUX, TOUT DOUX GRANDE DU WESTERN						OUVERTURE DE CONTE			IL MÉNAGE SES FORCES DIT À UN BON ENTENDEUR
PASSEREAU D'AMÉRIQUE LATINE		DIEU LUMINEUX IL EST DE TOUTES PIÈCES		ARBRE À TAILLER LE MÊME RÉDUIT				FLEUR DE VERSAILLES RÉACTION ENFANTINE				COMPAGNIE DISCIPLINAIRE DANS L'ARGOT MILITAIRE
						À LA MODE, MAIS PAS DE CHEZ NOUS!			SÉRUSIER OU BONNARD			
C'EST LUI QUE VOUS CHERCHEZ!	FUT VICTIME D'UN COUP VACHE SIFFLÉUSE			DÉBUT DE BERCEUSE ON L'A À L'ŒIL!			ABAISSÉ AU MAXIMUM					
			DÉSIGNE LE LINGE DE MAISON						IL EST IMPRIMÉ SUR LE TISSU	CANTON HELVÈTE LANGUE D'AFRIQUE		
ELLE SAIT FAIRE BONNE MESURE		INGURGITÉ GRAPPILLE ÇÀ ET LÀ										
									ON PEUT EN FAIRE DES PANIERS		LA FIN DU VOYAGE	MÊME PAS COURT VÊTU!
ÉTEND EN ÉTALANT	NOTE POUR L'ENSEMBLE TOURNER SUR SOI-MÊME			PRÉNOM MASCULIN DE FORME SLAVE								
					PETITS FILMS FAMILIAUX LEVÉS POUR UN BAN		TITRE PÉRIMÉ MESURE DE COOLIE		PERSONNEL RÉFLÉCHI			UN PETIT DEUX-PIÈCES
DISCOURTOIS	LAISSÉE EN JACHÈRE								TRAVERSE L'HÉRAULT BASE D'ENVOL			QUI PASSE SON TEMPS À LE PERDRE
			PLACÉ EN PLEIN MILIEU							SUIT «O SOLE» EN CHANSON COUVRE L'OFFICIER		
FAIT UN SIGNE AUX GRECS		AU-DELÀ DU MAL LE PETIT EST AMOUREUX					C'EST PETIT... ENTRE KHI ET OMÉGA					
			AMENANT À DES DÉ-PASSEMENTS LE PLATINE					PREMIER ÉVÊQUE DE PARIS (SAINT) FAIT DE				
TRÈS PRÉVENANT ÇA FAIT MAL AUX YEUX									ET PAN SUR LES DOIGTS!			
							DONC CAPABLE DE SE MONTRER BLESSANT					



SHUTTERSTOCK

Les Tontons flingueurs

60 ans et toujours culte !

En 1963, le public découvrait Les Tontons flingueurs. Avec son casting cinq étoiles, ses répliques hilarantes et ses situations cocasses, le film est aujourd'hui un monument de notre cinéma, Pourtant, son auteur n'y croyait guère...



La scène où Lino Ventura, Bernard Blier et leurs acolytes boivent plus que de raison est iconique.

Le succès vient parfois sur le tard. Et sans prévenir. Dans le Paris de l'après-guerre, Albert Simonin n'a d'ailleurs aucune raison d'y croire. Tour à tour négociant, chauffeur de taxi et rubricard pour *Détective*, il peine à joindre les deux bouts. À presque 50 ans, il n'a toujours pas trouvé le moyen de vivre de sa passion, raconter le Paris interlope avec ses caïds, ses seconds couteaux, ses règlements de compte et surtout son argot.

Cette « langue de la rue » si truculente, si fleurie, il la connaît par cœur. Mieux que les truands eux-mêmes. Au point d'en avoir tiré un savant dictionnaire passé inaperçu. Sans trop y croire, Simonin

s'essaie alors au roman. Il s'isole donc dans son meublé de misère, convoque tout ce que sa mémoire recèle de « gueules » et d'anecdotes pour concocter son histoire : celle d'un truand vieillissant confronté à une pègre en pleine mutation. Ce sera *Touchez pas au Grisbi!*, publié en 1953. Surprise : le succès est immédiat. Au point que Jacques Becker, qui vient de signer le mythique *Casque d'or*, décide de le porter à l'écran. Nouveau triomphe. En quelques mois, voilà Simonin propulsé coqueluche du Paris littéraire. Son deuxième roman, *Le Cave se rebiffe*, est adapté au cinéma dès 1961. Quant au troisième, *Grisbi or not grisbi*, il n'échappe pas au flair du producteur Alain Poiré, qui en achète les droits pour Gaumont.

Une parodie de polar décapante

D'emblée, Alain Poiré en confie l'adaptation à un jeune scénariste dont il apprécie les traits d'esprit : un certain Michel Audiard, qui s'entend immédiatement avec Simonin. Ils s'attellent au script, qu'ils rebaptisent *Les Tontons flingueurs*, et décident d'en étoffer les dialogues. Audiard connaît ses classiques (de Proust à Rimbaud, en passant par Prévert) et peut, dans une même scène, mêler argot et érudition académique. Un exemple ? L'une des répliques les plus connues du film : « Les cons ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît ! » est venue à Audiard alors qu'il relisait distraitemment la *Somme théologique*, où Thomas d'Aquin, un dominicain du XIII^e siècle, avait consigné cette sage pensée : *Omnes stulti, omnia tentant*, autrement dit : « Les imbéciles ont toutes les audaces ».

La Gaumont est enchantée et parie sur un autre jeune talent, Georges Lautner, pour mettre le film en boîte. Une décision d'Alain Poiré qui confirme



Dans cette parodie de polar, une guerre de succession voit s'affronter deux bandes de truands.

PHOTOS GAUMONT (X 4)



Lino Ventura, Francis Blanche, Robert Dalban, Bernard Blier et Jean Lefebvre pourraient ici presque passer pour de bons paroissiens...

son flair proverbial. Car Lautner, comme Audiard et Simonin, ne vient pas du sérail. Lui aussi a tâté des petits boulots avant d'être projectionniste, décorateur, assistant, etc. C'est un adepte du système D, de la dérision, et il est vite sur la même longueur d'onde que ses acolytes pour signer une parodie de polar à la fois décapante et inattendue.

Reste à boucler le casting. Pour le premier rôle, celui d'un ex-truand contraint de reprendre du service, la production songe d'abord à Jean Gabin. Avec sa « gueule » et sa stature de dur à cuire, il est l'évidence même. Sauf que l'acteur est déjà une star planétaire. Et certes, il apprécie le projet, mais il pose une condition : il veut tourner avec ses techniciens, habitués à ses exigences. Problème, leurs cachets sont à l'avenant ! Et Georges Lautner, qui a déjà recruté son équipe, n'apprécie guère de s'en voir imposer une nouvelle. La Gaumont refuse donc. Exit Jean Gabin. Le choix se porte alors sur Paul Meurisse (*Les Diaboliques*), dont le registre, tour à tour inquiétant et flegmatique, colle au personnage. Mais le comédien, affecté par un malaise cardiaque, doit décliner. Michel Audiard suggère alors d'engager Lino Ventura, avec lequel il vient de tourner *Un taxi pour Tobrouk*. Ventura hésite : ancien lutteur professionnel (il a été champion d'Europe des poids moyens en 1950), venu au cinéma par hasard, il pense n'avoir ni le talent, ni l'expérience pour endosser un rôle aux dialogues si fouillés. La dimension sarcastique du personnage l'effraie. Il craint d'être ridicule. Par bonheur, le duo Audiard-Lautner se montre persuasif. L'acteur finit par dire « oui » et l'équipe peut boucler le casting : Jean Lefebvre et Bernard

Blier venant jouer les malfrats vindicatifs et Francis Blanche l'avocat véreux.

3,5 millions d'entrées !

Le tournage débute au printemps 1963, dans une atmosphère potache. La camaraderie entre les acteurs, dont aucun ne se prend au sérieux, la cocasserie des scènes et des dialogues, qui déclenchent des fous rires à répétition, y sont pour beaucoup. Seul Lino Ventura aura quelques moments de solitude... Mais lui qui souhaitait rester concentré pour « tenir » son rôle eut parfois bien du mal à résister aux facéties de ses partenaires, Francis Blanche en tête. Ce dernier, issu du café-théâtre, prenant un plaisir manifeste à faire rire l'équipe du matin au soir ! Une ambiance qui a imprimé la pellicule.

À l'hiver 1963, quand le film sort en salle, le public fait un triomphe à la verve d'Audiard. Malgré une critique hostile, qui ne jure que par la Nouvelle Vague et voit dans ce drôle de polar « un cinéma d'arrière-garde », le film attire 3,5 millions de spectateurs. La suite est connue : maintes fois diffusé sur le petit écran, cette pépite de notre patrimoine cinématographique n'a cessé de gagner de nouveaux fans, toutes générations confondues. Ses répliques sont culte et font rire partout, des bancs de l'Assemblée au cours de lycées en passant par Hollywood. C'est que, parmi les inconditionnels des « *Tontons* », on compte un certain Quentin Tarantino, qui n'a jamais caché s'en être inspiré pour les dialogues de *Pulp Fiction*. Un hommage qui témoigne de la modernité de cette œuvre sexagénaire !

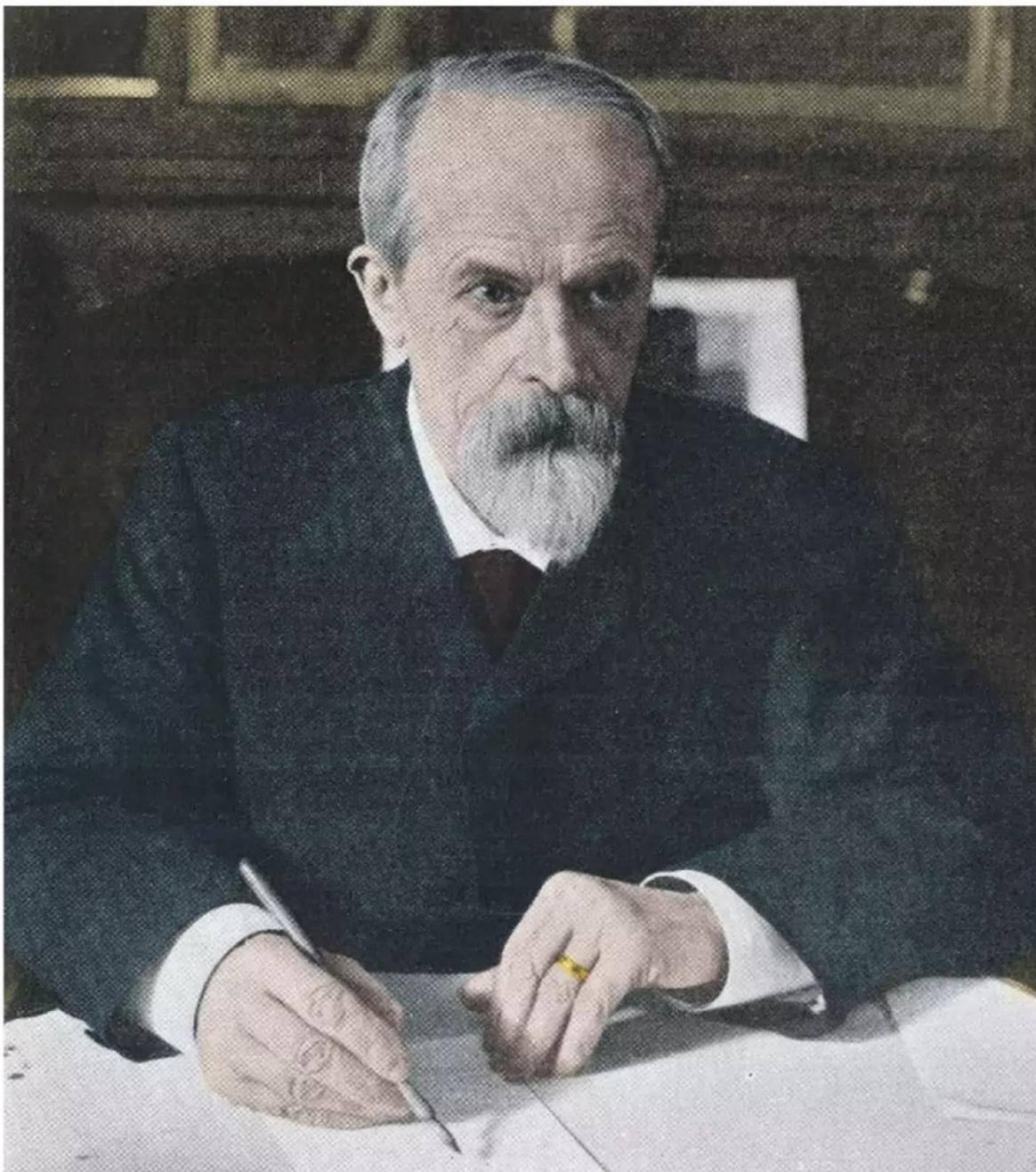


Amaury SITZEN

Louis Lépine

Une vie d'audace et d'inventions

*Non content d'avoir révolutionné la police parisienne,
ce préfet hors normes fut aussi, à l'orée du XX^e siècle, le père du concours
d'inventions le plus célèbre au monde qui porte son nom.
Un destin tout entier placé sous le signe du progrès.*



BRIDGEMAN IMAGES

*Louis Lépine (1846-1933) a marqué la Belle Époque
par son attrait pour l'innovation.*

Peu d'hommes ont autant changé la vie de leurs contemporains ! Louis Lépine n'était pourtant pas un génie. Né en 1846 sous le toit d'un modeste comptable lyonnais, c'est un élève banal. Il monte alors « faire son droit » à Paris avec le vague projet de devenir avocat. Sauf que... la guerre de 1870 éclate. Sans hésiter, le jeune homme se porte volontaire et s'illustre par sa bravoure au point d'être décoré de la médaille militaire. Une première distinction qui révèle ses qualités jusqu'à présent ignorées : audace, ténacité, initiative.

Puis la vie reprend son cours, Lépine devient avocat et s'ennuie. Il veut servir et être utile. Aussi s'engage-t-il dans l'administration : le voilà bientôt sous-préfet de Fontainebleau, puis préfet de l'Indre, puis de la Loire. En décembre 1891, un coup de grisou piège une soixantaine de mineurs à Saint-Étienne. La ville est en émoi. Aussitôt, Louis Lépine se rend sur place et grimpe dans la première benne pour descendre secourir les victimes. Au côté des gueules noires, il creuse, déblaie et arpente des kilomètres de galeries incendiées, saturées d'air toxique. Les mineurs, médusés mais reconnaissants, décernent



Toutes vos lettres

Déception

● Abonnée à ce beau magazine des *Veillées des Chaumières* que j'apprécie, je trouve vraiment regrettable, voire décevant, que des personnes qui demandent des objets pour leurs collections et souhaitent des réponses à leurs annonces, à leurs recherches de correspondants et autres, n'aient pas la courtoisie et la délicatesse de répondre aux courriers qu'ils reçoivent ensuite. Cela peut être décourageant pour ceux qui leur écrivent ou leur font des envois en espérant leur faire plaisir. Bien heureusement, j'ai des amies de plume agréables et sympathiques. **Mme Martine BESSOU**, 13, rue des Hirondelles, 12450 Luc-la-Primaube.

● Je remercie *Les Veillées des Chaumières* d'avoir passé mon annonce voici déjà plusieurs mois, je n'ai pu répondre car j'ai eu de graves problèmes de santé. Je suis une personne au grand cœur, j'ai été élevée avec l'amour de mes parents, dans une commune creusoise. Au lycée régnait le bonheur. Mais Limoges, où je vis, est une ville froide, il n'y a aucun échange. Triste évolution. J'ai reçu des réponses à mon courrier mais n'en ai retenu que très peu, puis j'ai été absente et n'ai pu répondre au téléphone. Les sentiments humains sont primordiaux, avoir du cœur et une âme n'est pas permis à tout le monde, l'égoïsme, l'indifférence priment dans cette société. **Mme Jocelyne GUÉRIN**, 1, impasse Thiers, 87100 Limoges.

Recherches diverses

● Chères Veilleuses et chers Veilleurs, je viens solliciter votre générosité au cas où vous voudriez m'offrir, si le cœur vous en dit, des cartes postales

de paysages en couleur de diverses régions de France ou de pays étrangers, même déjà écrites. D'avance, je vous remercie infiniment du fond du cœur. **Melle Chantal COURTOIS**, 16, Grande-Rue, 45390 Échilleuses.

● Bonjour, depuis le Covid, je me suis remise à la couture et j'ai habillé les poupées *Modes & Travaux* de mes filles. Depuis, je recherche des anciens patrons d'avant 2019 pour continuer ma petite collection. Je suis aussi collectionneuse de jetons de Caddie, j'adresse un grand merci aux Veilleuses qui pourront m'en envoyer. **Mme Sylvie BUIRON**, 19, le Grand-Verger, 01460 Nurieux-Volognat.

Correspondance

● Bonjour aux chères Veilleuses et à tous les Veilleurs. Je vous écris avec beaucoup d'espoir. Je suis âgée de 76 ans et mon mari, après trente-cinq ans de mariage, vient de décéder. J'adore les animaux, les chiens, les chevaux et les animaux sauvages, la nature, la montagne, la mer et les petits voyages. Je vis dans une maison avec un jardin dans lequel j'ai 3 poules. J'étais professeur d'histoire-géographie et j'ai un fils adoptif de 32 ans. Des *Veillées des Chaumières*, j'attends des lettres, de l'amitié, du soutien, ainsi qu'une présence si j'ai de la chance. Avec ma petite chienne, nous espérons du réconfort, de l'amitié et être moins seules. **Mme Maud MARIOTON**, 2, rue des Cygnes, 44190 Gétigné.

● Bonjour, je viens de faire connaissance avec votre magazine par une cousine habitant en Lorraine, après avoir traversé une douloureuse épreuve de santé. Dieu merci, je suis complètement guéri, mais aujourd'hui

la solitude me pèse et je souhaiterais rencontrer une femme sincère, aimant la nature. J'ai 68 ans, je suis passionné de courses de vélos et de chevaux (je suis un ancien jockey d'entraînement à Maisons-Laffitte, dans les Yvelines). J'attends avec impatience vos réponses par courrier ou par téléphone pour pouvoir échanger plus longuement avec sincérité, du fond du cœur. **M. Rémi PERRIER**, 1 bis, rue des Vieux-Fours, 78270 Limetz-Villez. Mon téléphone est le 06-76-30-82-15.

Anniversaire

● Bonjour à toutes les Veilleuses. Pour mon anniversaire le 15 septembre, où j'aurai 83 ans, j'aimerais recevoir des cartes postales d'animaux. J'ai eu une chienne qui s'appelait Alexia, de très petite taille (de race ratière pinscher), qui est restée plus de vingt ans avec moi. Elle était affectueuse, très propre et obéissante. Je vous remercie d'avance et vous souhaite à tous une bonne santé. **Mme Jacqueline VILLEMAGNE**, Le Figuier A, Hôpital Serre-Cavalier, 31, rue Ambroise-Croizat, 30000 Nîmes.

Avis à nos lectrices

*Pour vos annonces,
il faut écrire à :*
*Les Veillées des Chaumières,
Toutes vos lettres,
40, avenue Aristide-Briand
92220 Bagneux
ou à l'adresse mail :*
*redaction.veillees@
reworldmedia.com*

**Pour les anniversaires,
nous vous prions
d'envoyer vos messages
deux mois avant parution.**



Les diables verts

11 – RÉSUMÉ: Edvard finit par lâcher le morceau. David, n'était pas un copain de crèche mais un monsieur qui venait rendre visite à sa maman. François eut du mal à cacher son trouble. Il questionna Anna qui, mal à l'aise, lui révéla que Victoire recevait bien un homme à la maison, un Anglais, un certain David Widman. François en devint fou de jalousie. Il se confia à Fred qui le rabroua gentiment. Que pensait-il qu'il allait se passer lorsqu'il avait quitté Montcalm ? Les jours suivants, François joua de la musique avec ses amis et cela lui fit du bien. Il semblait s'apaiser un peu lorsqu'une nouvelle le contraria. Edvard remettait des couches, pleurait beaucoup... et ne voulait plus voir ce David Widman qui lui interdisait de jouer de sa petite batterie. Que faire ? Il appela Anna et Pedro qui lui apprirent que David s'était installé à demeure. Ce fut le coup de grâce. Les jours suivants il demeura prostré chez lui, buvant plus que de raison. Ses amis s'en inquiétèrent. (Voir *Veillées* n° 3588 et suivants.)

François avait, ces deux derniers jours, bu la coupe jusqu'à la lie. Pensant qu'il avait touché le fond, il ne lui restait plus qu'à taper du pied et remonter à la surface. Pour son fils, il fallait réagir à tout prix. Et il se souvint d'une phrase de sa grand-mère qui disait à tout-va, quand quelqu'un était en peine dans son entourage, que « ça passerait, le temps était le grand maître ». Pour s'en sortir, il avait décidé de faire sienne cette philosophie familiale. C'était un deuil à faire, voilà tout. Et il le commença plutôt bien, en s'essayant à l'écriture de nouveaux textes et en s'épuisant en d'interminables balades dans la capitale. Edvard et Anna allaient bientôt revenir, il se raccrochait à cette bouée.

Un soir, en rentrant chez lui, il avisa son téléphone qu'il avait oublié sur la table basse. Il s'en saisit, poussa une exclamation ●●●

Les diables verts

- ● ● épouvantée et composa fébrilement le numéro d'Anna : elle l'avait appelé quatre fois dans l'après-midi.

– Ah ! Monsieur François ! Enfin ! j'étais presque prête à prendre le dernier train pour Paris pour venir vous voir !

Il frémit.

– Cette fois, Monsieur François, ça ne peut plus durer.

Et elle entama le long chapelet de récriminations contre cet individu louche qui s'était introduit à Montcalm. Oh ! elle n'avait pas tardé à voir clair dans son jeu : c'était un gigolo, ni plus, ni moins. Il ne cessait de demander de l'argent à Madame Victoire, qui le lui refusait d'ailleurs. À la question de François qui demanda si ce monsieur ne travaillait donc pas, elle répondit que, pff ! il se disait écrivain, mais au vu des monceaux de papiers froissés qu'elle trouvait dans la corbeille quand elle faisait le ménage près du bureau, il ne devait pas être très doué.

– Ah ! parce qu'il s'installe au bureau ?

– Oui, le bureau de votre papa !

Même qu'un jour, poursuivit-elle, il avait envoyé Madame Victoire dîner à la cuisine avec Pedro et elle, car il ne voulait pas interrompre ce qu'il appelait son travail. Il tenait l'inspiration, avait-il dit. Et quand il écrivait, il exigeait le silence absolu dans la maison.

– Vous pensez si ça arrange Madame, avec son piano !

François s'était assis. Pourquoi les plaintes d'Anna lui faisaient-elles du bien, en fin de compte ?

– Mais avec Edvard ?

– Oh ! de ce côté-là, ça va. En fait, il ne le voit même pas. Pourvu qu'il ne joue pas de batterie. Comme moi d'ailleurs, il me traite comme une vulgaire bonniche.

– Et il passe sa journée à écrire ?

– Dieu merci, non ! Ça nous débarrasse de sa présence de temps en temps. Assez souvent, même. Il passe beaucoup d'heures au café, où il joue aux cartes avec ce moins que rien de fils Delprat. Mais ils engagent de l'argent, et il doit perdre souvent, m'est avis, d'où les demandes à Madame Victoire.

– Mais, comment sais-tu tout ça ?

– Depuis le début, je ne le sens pas, ce grand escogriffe.

Ah ! il était donc grand, songea François. Comme si cela avait une quelconque importance.

– Et j'ai donc demandé à Pedro d'aller au café faire sa petite enquête, un jour que l'autre était à la maison, poursuivit Anna. Le patron lui a dit que Widman buvait beaucoup et l'avait entendu se vanter d'avoir déjà fait de la prison. Et l'autre jour, il s'est battu avec le fils Delprat qui lui demandait de payer ses dettes. Il est même venu deux fois à la maison.

François sursauta. Ça devenait plus grave, d'autant que la voix précipitée d'Anna dénotait sa grande inquiétude.

– Qui ? le fils Delprat ?

– Oui. Madame a empêché l'autre tordu d'aller lui ouvrir la porte mais il a contourné la maison et est venu frapper aux fenêtres du salon en hurlant et agitant le poing. Et je l'ai à nouveau vu rôder dans le quartier aujourd'hui !

Mon Dieu ! dans quel guêpier Victoire s'était-elle donc fourrée ? La sueur coulait à présent sur les tempes de François. Il tentait de respirer calmement, voulant laisser aller jusqu'au bout la pauvre Anna. Mais sa décision était déjà prise.

– Et... Oh ! Monsieur François ! Ça n'est pas tout !

François la hâta de parler.

– Il a levé la main sur Madame, hier. Oh ! il ne l'a pas touchée, juste menacée. Mais ça fait tout drôle quand même. Je traîne souvent aux abords du salon depuis qu'il est là car je ne suis pas tranquille. J'ai alors appelé Pedro au cas où. Mais il n'est pas allé au bout de son geste.

– Et... comment Victoire a-t-elle réagi ?

Enfin, il était capable de parler d'elle.

– Elle lui a tenu tête, figurez-vous, lui a fait baisser les yeux. Mais j'ai peur, Monsieur François, j'ai peur. Il faut absolument que vous veniez !

Ça, il en avait bien l'intention. Il avait

à présent toutes les raisons de le faire et se devait de protéger les habitants de Montcalm.

– Et puis... je ne sais pas si je dois vous le dire. J'ai peur de vous effrayer encore plus. Après tout, ça n'était peut-être que de la simple curiosité de la part de ce type qui fouine partout.

– Quoi, Anna ?

Cette fois, il avait crié.

– Eh bien, il a trouvé le pistolet de votre papa. Vous savez, celui qui est caché dans un tiroir du bureau.

Oui, François se souvenait de cette arme, qui venait il ne savait trop d'où, qui dormait là depuis des lustres et qui n'avait jamais servi, d'ailleurs. Par précaution, Monsieur Leheurte père l'avait enfouie au fond d'un tiroir, emballée dans un grand mouchoir et à l'abri des regards. Le tiroir était de plus difficile à ouvrir.

– Oh ! il l'a juste regardée avec intérêt, du moins de ce que j'ai vu, un jour que je faisais le ménage. De toute façon, je ne sais même pas si le pistolet est chargé.

Il y avait une boîte de cartouches à côté, pensa François. Il se le rappelait fort bien. Il n'y avait plus une minute à perdre. Qui sait ce qui pouvait se passer dans la tête de ce taré ? Il demanda si Victoire savait qu'elle avait cherché à le joindre. Anna lui répondit que non et qu'elle ne savait sans doute même pas qu'il était au courant pour ce Widman de malheur. Et, à présent que les choses se gâtaient, Madame était sans doute trop fière pour demander son aide, après ce qui s'était passé entre eux. Qu'à cela ne tienne, pensa le jeune homme. Après tout, elle pouvait effectivement se faire battre par qui elle voulait si ça lui chantait. Et, si elle râlait en le voyant arriver, il mettrait en avant la sécurité de leur fils.

– J'arrive, dit-il, en se levant. Je prends mes clés de voiture et je suis là dans deux heures. L'autre abruti est là ?

– Non. Il est sorti il y a une heure.

– Bien. Fermez tout et attendez-moi. Je vous ferai signe quand je serai à l'approche et tu viendras m'ouvrir. Et ne quitte pas le

petit d'une semelle. Et surtout, si quelque chose te semble suspect, tu appelles immédiatement la police, entendu ?

Anna semblait un peu soulagée. Son ton était moins oppressé.

– Mais ce n'est pas la peine que vous veniez ce soir. Madame vient de prendre une double dose de somnifères et doit déjà dormir. Et ça perturberait peut-être Edvard de vous voir arriver comme ça, à la nuit tombée. Il n'a pas besoin de ça, le pauvre !

Bon. Il partirait dès quatre heures du matin alors, car il était vrai que Victoire pouvait dormir dix heures d'affilée quand elle se bourrait de médicaments, comme elle l'avait fait une fois un peu avant qu'il ne quitte Montcalm.

Mais, n'y tenant plus, incapable de trouver le sommeil (il ne s'était d'ailleurs pas couché) il monta dans sa voiture dès une heure du matin. Tant pis, il attendrait que la maisonnée se lève pour entrer à Montcalm. Au moins, il serait là, stationné devant en cas de problème. Il ne vit même pas le flash d'un radar qui salua ses premiers kilomètres d'autoroute, et il garda une cadence infernale jusqu'au bout. Surtout, rester fixé sur son but, ne pas rêvasser, se préoccuper uniquement de revoir la maison, Victoire. Seul devait compter le danger qui rôdait.

En approchant de la propriété, il coupa son moteur et se gara le long du mur en roue libre. La nuque rendue douloureuse par ces deux heures de conduite concentrée, il se laissa aller sur l'appui-tête, respirant enfin à longs traits par les fenêtres qu'il ouvrit en grand. Le calme à l'entour le saisit. Depuis qu'il était installé à Paris, il subissait sans même s'en rendre compte un fond permanent de bruits divers. Et l'air d'ici... Il reprenait contact avec cette atmosphère plus légère. Il avait plu et cela sentait bon. Il voulut la refouler, mais la même impression de bonheur le submergea, comme lorsque, dans sa vie d'avant, il revenait à Montcalm après une période d'agitation. Une douce fatigue l'envahit soudain ● ● ●

Les diables verts

- ● ● et il s'endormit d'un coup. Le petit jour le réveilla quelques heures plus tard. Il frissonna. N'était-ce pas l'heure la plus froide ? Il remonta le col de son blouson et descendit de voiture, les jambes raidies et, allumant une cigarette, il s'approcha et regarda longuement la maison à travers les grilles du portail. Le jour se levait lentement sur elle et sa silhouette grise se dessina peu à peu, dressée sur son petit promontoire. Les rampes du double escalier semblaient lui tendre les bras. Montcalm... Toujours là, solide et comme indestructible malgré les remous de ces derniers mois. Tous les volets avaient été fermés comme il l'avait demandé, même ceux qui restaient ouverts la nuit d'ordinaire. Rien ne bougeait encore, mais il reconnut bientôt de loin, le chant timide d'un oiseau qui, dans le cèdre touffu, lançait sa première trille. Il se tordit le cou pour apercevoir l'allée, vérifier s'il y avait une voiture ou non. Rien. Anna n'avait d'ailleurs pas dit si Widman en possédait une.

Il restait là, regardant sa montre et calculant le moment où il pourrait signaler sa présence. Peut-être quand les volets de la cuisine seraient ouverts. Cela pouvait prendre encore une heure, voire davantage, mais le temps à Montcalm avait-il le même rythme qu'ailleurs ? Comme arrêté parfois, il ne semblait ni long ni court.

La sonnerie de son téléphone, qu'il avait laissé sur le siège passager le ramena vivement vers sa voiture. Il reconnut le numéro de Victoire et prit une grande inspiration :

– Oui, Victoire.

– Oh ! François ! c'est affreux ! Il faut que tu viennes, vite !

– Je suis là, Victoire, devant la maison.

Il la vit bientôt s'avancer vers le portillon en courant, déjà habillée malgré l'heure matinale. Elle n'avait visiblement pas dormi si longtemps que prévu.

Puis elle fut là, devant lui, à trois pas, muette et grave. Oh ! tendre les bras vers elle, la serrer contre lui ! Mais il restait là, comme tétanisé. Ce fut elle qui se jeta contre

sa poitrine, nullement surprise apparemment de le trouver là.

– François, il est arrivé un malheur, dit-elle en levant les yeux vers lui. Ses yeux de biche parfois apeurée et ce jour-là creusés de larges cernes noirs.

Et, lui prenant la main, elle l'entraîna vers la maison. À sa suite, il gravit précipitamment les marches et elle lui fit traverser le salon à toute vitesse. Anna et Pedro, attirés par le bruit, avaient passé une tête effarée par la porte de la cuisine. Arrivée devant le bow-window de la salle à manger, Victoire se figea et regarda dehors, sa main devant sa bouche en un geste d'effarement. Il abaissa les yeux vers elle, avec l'envie folle de caresser ses cheveux de soie rousse. Puis elle tendit lentement le bras, lui désignant un endroit de la pelouse, non loin du cèdre. Il y fixa son regard, interdit.

– Je ne vois rien...

– Si, insista-t-elle. Là !

Et il distingua alors clairement une forme humaine allongée au sol.

– Mais ! qui est-ce ?

Il songea aussitôt à Widman.

– Tu le connais ? répéta-t-il.

Mais comme prise de nausées, elle ne parvenait pas à parler.

– Oui, finit-elle par articuler péniblement, je crois que c'est l'ami de Da... de David. Un homme du village, un certain Delprat, qui est déjà venu ici. Je reconnais sa veste.

Pedro et Anna s'étaient approchés et restaient quelques mètres en arrière, dans l'expectative.

– Je vais voir ce qu'il fait là, dit François. Il n'a pas l'air de bouger.

Victoire le supplia de faire attention, ajoutant que Delprat pouvait être dangereux.

– Ton... ami est revenu ? demanda-t-il en se retournant avant de sortir.

Elle fit « non » de la tête.

Suivi de Pedro qui lui avait emboîté le pas, François s'avança dans l'herbe pleine de rosée. L'homme gisait face contre terre, une tache de sang s'étalant dans son dos.

– Mon Dieu, Monsieur François, vous croyez qu'il est mort ?

– Ça m’en a tout l’air, mon pauvre Pedro.
– Mince alors... dit le domestique en se grattant la tête. Pour une affaire, c’est une sale affaire !

François regarda en direction de la fenêtre où les deux femmes se tenaient. Il fit un geste significatif et Anna poussa apparemment un grand cri tandis que Victoire affichait un air fermé, le regard tendu vers lui.

– Et si on essayait de le retourner ? suggéra Pedro.

– Non, on ne touche à rien. Je vais prévenir la police.

Lui aussi avait reconnu le fils Delprat, à son bec-de-lièvre.

Pedro rentra lentement vers la maison en grommelant que ça devait bien finir comme ça un jour pour Delprat et que, qui semait le vent récoltait la tempête.

François grelottait et se rendit compte qu’il n’avait pas mangé depuis la veille. Il rentra dans la cuisine où les trois autres étaient massés autour de la cuisinière. Anna proposa de faire du café et demanda à François s’il avait faim. Malgré lui, il sourit. Oui, il avait faim, en dépit de la catastrophe. Il était là, dans la chaude ambiance, avec Victoire à quelques mètres de lui. Anna allait sûrement faire griller du pain et il serait bien.

François composa le numéro de la police après avoir demandé à Pedro d’aller refermer les rideaux de la salle à manger. Il ne fallait surtout pas qu’Edvard voie ça quand il se lèverait. Et ne pas sortir avec lui non plus tant que... tant que le corps n’aurait pas été enlevé.

Justement, un trottement caractéristique se fit bientôt entendre dans le couloir. La porte de la cuisine s’ouvrit sous la poussée de la petite main d’Edvard. En pyjama, ses boucles blondes ébouriffées, il se figea à la vue de son père, muet et ravi.

– Papa ! mais... t’es pas à ta maison ?

« C’est ici, ma maison », faillit répondre François.

– Non, mon bonhomme, tu vois, je suis venu vous faire une petite visite.

– Et tu vas rester longtemps ? demanda le bambin en se précipitant dans ses jambes.

– Je ne sais pas, dit François en le hissant dans ses bras.

Il en oubliait de prévenir la police. Il le fit pourtant quelques secondes plus tard à voix basse, dans l’entrée, après avoir posé à terre son fils. Deux inspecteurs seraient là d’ici une demi-heure, dit-il en revenant. Le problème allait être, dans les heures qui suivaient, de tenir au maximum Edvard en dehors de tout ça. Anna dodelinait de la tête au-dessus du grille-pain.

“*L’homme gisait face contre terre, une tache de sang s’étalant dans son dos*”

– Je pense à la pauvre mère de Delprat, gémit-elle, ça avait beau être un voyou, c’était quand même son fils.

Tout le monde mangea, sauf Victoire qui se tenait debout, à l’écart, regardant par la fenêtre, raide et silencieuse. François avait du mal à la quitter des yeux. Tout le monde se demandait à part soi qui avait pu faire une chose pareille.

– Comment ont-ils pu entrer ? ne cessait de demander Pedro.

Ils durent tous bientôt affronter les deux inspecteurs que François conduisit auprès du corps. Ils fouillèrent minutieusement les alentours, mais ne trouvèrent pas de douille, prirent des mesures et rentrèrent dans la maison. À la demande des policiers, tout le monde se présenta, puis, quand ce fut le tour de François, il déclina son identité.

– François Leheurte ? Votre nom me dit quelque chose, dit le premier inspecteur, un petit chauve d’une cinquantaine d’années, qui avait dit s’appeler Digoïn.

– Ah ! peut-être parce que je suis chanteur dans un groupe de rock, les Diables verts, dit François sans vantardise aucune.

– Oui, c’est ça ! c’est mon fils qui m’a parlé de vous. Il vous a vu à Paris il y a quelque

Les diables verts

● ● ● temps. Vous êtes donc l'époux de Madame Leheurte, ici présente ?

« Drôle de couple », pensa-t-il, en regardant des pieds à la tête ce long jeune homme, tout de cuir vêtu, à côté de sa femme, à l'apparence si classique.

– Oui, mais nous sommes séparés depuis quelques mois, je vis à Paris.

Il parlait posément, le plus naturellement du monde.

– Je suis de passage, arrivé ce matin. Pour tomber en plein drame, malheureusement.

– Et quelqu'un d'autre vit ici, à part votre fils et les domestiques ?

Victoire fit un pas, le menton en avant, mais nullement troublée. François la regarda : il retrouvait sa Victoire, en hiératique statue, caressant les cheveux de son fils sur ses genoux. Les yeux du petit allaient de l'un à l'autre, regardant curieusement ces deux messieurs inconnus.

– Oui. Un... ami, Monsieur Widman, s'est installé ici depuis peu.

L'inspecteur demanda à lui parler mais Victoire répondit qu'il était parti la veille en début de soirée.

– Pour longtemps ? Vous savez où il allait ? Il a emporté des affaires ?

– Non, je ne sais pas où il allait, et il a laissé son téléphone et son portefeuille dans le salon.

Imperturbable, elle jetait de furtifs coups d'œil à François, qui semblait l'encourager du regard. Mais, comme retiré en lui-même, il savourait juste sa chère présence. Et il songea qu'elle ne s'était même pas étonnée de le trouver à sa porte juste au moment où elle avait un besoin vital de lui...

Puis vint la question du coup de feu. Le médecin légiste déterminerait sûrement de manière assez précise l'heure de la mort, mais en l'attendant, quelqu'un avait-il entendu une déflagration ? Tout le monde fit « non » de la tête. Le second inspecteur, qui prenait des notes sur un petit carnet, parut surpris : le corps avait pourtant été trouvé non loin de la maison.

– À moins qu'il n'ait été transporté à cet endroit, fit remarquer Digoïn.

Victoire dit qu'elle avait pris une double dose de somnifères, et Anna et Pedro qu'ils étaient tous les deux devenus un peu durs d'oreille. L'âge, n'est-ce pas ?

– Et puis, ajouta Pedro, les coups de feu, même la nuit, ce n'est pas rare à la campagne. Ça ne m'aurait pas forcément inquiété, même si je l'avais entendu.

– Et le petit ne s'est pas réveillé ?

– Lui ? dit Anna en souriant, une fois qu'il est endormi, même un coup de canon...

On passa ensuite à l'identité de la victime, qui n'avait pas de papiers sur lui.

Le premier inspecteur remarqua tout de suite la légère gêne qui s'installa.

– C'est... c'était une relation de David Widman, dit Victoire. Un certain Leprat. Ils jouent ensemble aux cartes au café du village. Monsieur Widman lui devait de l'argent qu'il était venu réclamer à plusieurs reprises.

– Et il s'était montré très agressif, intervint précipitamment Anna.

Et elle raconta l'histoire des coups donnés aux carreaux.

Ah ? On tenait peut-être là un mobile, songea le deuxième policier.

– Mais comment a-t-il pu se trouver là ? gémit Pedro. Je suis certain d'avoir tout fermé à clé, et même assez tôt hier soir.

– Quand vous êtes arrivé ce matin, Monsieur, demanda l'inspecteur Digoïn à François, le portillon était-il ouvert ?

– Non, je suis formel. C'est ma femme qui m'a ouvert avec la clé.

« Sa femme », comme il lui était doux de prononcer ce mot ! Depuis qu'il avait téléphoné à la police, il se sentait comme dédoublé. Il écoutait les questions et les réponses, comme s'il s'était agi d'une pièce de théâtre dont il aurait été l'un des acteurs. Tout son être était envahi par le bonheur de se retrouver là, entouré des êtres qu'il aimait le plus au monde, dans cette bâtisse mère qui avait refermé sur lui ses bras protecteurs.

– Il a peut-être escaladé le portail ou le mur, suggéra le policier.

– Impossible, dit Pedro, le portail est beaucoup trop haut et n’offre aucune prise. Quant au mur d’enceinte, il est piqué de tessons de bouteilles.

« Bof, pensa Digoin on a déjà vu réussir des intrusions plus compliquées. »

– J’y pense, dit soudain Anna. Je l’ai vu traîner dans le quartier hier après-midi quand je rentrais des courses. J’étais chargée de paniers et j’ai eu du mal à passer le portillon. Peut-être qu’il s’est engouffré derrière moi sans que je le voie et qu’il s’est caché dans la propriété en attendant le soir. Pourquoi ? Je ne sais pas.

Elle frissonna à cette idée, tandis que Victoire restait impassible. Edvard, lassé de cette discussion sans fin avec ces deux messieurs un peu inquiétants et déçu de ne pas intéresser davantage son papa, était remonté dans sa chambre.

– Oui, c’est sûrement ça ! dit Pedro, réjoui.

Ce serait vraiment bien que ce soit ça, pensa-t-il. On ne pourrait pas l’accuser de négligence, d’avoir laissé le portail ouvert, par exemple.

L’inspecteur Digoin qui manifestement dirigeait les opérations, se retourna vers François. Il semblait, depuis qu’il savait avoir devant lui une des idoles de son fils, éprouver une certaine sympathie pour lui.

– Et vous, Monsieur Leheurte, à quelle heure êtes-vous arrivé ?

– Vers sept heures je pense. Et ma femme m’a tout de suite conduit au cadavre.

Victoire intervint : elle avait aperçu le corps en tirant les rideaux du bow-window, comme chaque matin, mais n’avait pas eu le courage de s’en approcher. Son mari était arrivé à pic, car elle n’avait pas voulu effrayer le couple de domestiques avec cette macabre découverte.

(à suivre)

SOLUTIONS DES JEUX DES PAGES 24-25

MOTS CROISÉS

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	R	E	C	I	D	I	V	E	E	S
2	E	P	A	R	G	N	A	N	T	E
3	S	I	M	A		T	I	R	E	R
4	T		P	I	L	E	R	A		V
5	E	P	A	T	E		C	O	I	
6	E	R	G		S	I	L	I	C	E
7	S	E	N	T	I	M	E	N	T	
8		F	A	O	N		G	A	I	S
9	H	E	R	B	A	C	E		D	O
10	O	R	D	O		O	R	P	I	N
11	R	E		G	R	I	S	A		N
12	D	R	A	G	O	N		I	D	E
13	E		M	A	I	G	R	E	U	R
14	S	I	E	N	S		I	N	C	A

MOTS MÉLANGÉS

Le mot qui répond à l’énigme est :

Rousseau.

SUDOKU

2	5	8	6	1	7	3	9	4
6	4	7	3	5	9	8	1	2
1	9	3	4	8	2	6	7	5
7	1	6	2	9	3	5	4	8
5	2	4	7	6	8	1	3	9
8	3	9	5	4	1	2	6	7
9	8	5	1	7	6	4	2	3
4	6	2	9	3	5	7	8	1
3	7	1	8	2	4	9	5	6

8	2	4	5	1	6	3	9	7
9	1	6	7	3	2	5	8	4
7	3	5	4	8	9	6	2	1
4	9	1	6	5	3	8	7	2
6	5	7	1	2	8	4	3	9
3	8	2	9	7	4	1	6	5
5	6	3	2	4	7	9	1	8
2	4	9	8	6	1	7	5	3
1	7	8	3	9	5	2	4	6

6	3	5	9	2	7	1	8	4
4	7	8	3	1	5	6	2	9
9	1	2	4	8	6	3	5	7
1	8	9	5	4	3	2	7	6
5	6	3	8	7	2	9	4	1
2	4	7	6	9	1	5	3	8
7	9	6	2	5	4	8	1	3
8	5	1	7	3	9	4	6	2
3	2	4	1	6	8	7	9	5

MOTS FLÉCHÉS

	S		L		M		R		O		B		I		
P	I	L	I	P	I	L	I		M	I	L	A	N		
	M	A	T	I	N		F	A		N	E	R	F		
S	I	C		L	E	N	I	T	I	F		A	I		
	L		R	A		I	F		L	I	S		N		
K	I	K	I	W	I		I	N		N	A	B	I		
		I	O		D	O		A	V	I	L	I	T		
M	O	T		V									U	R	I
	I		B	U						M	O	T	I	F	
R	E	G	L	E						R		B			
			L	A						R	O	T	I	N	
E	P	A	N	D		V		T		M	E		U		
	I	N	C	I	V	I	L	S		O	R	B			
I	V	E		M	E	D	I	A	N		M	I	O		
	O		P	I	R	E		R	I	K	I	K	I		
E	T	A		T	R	O	P		D	E	N	I	S		
	E	M	P	R	E	S	S	E		P	U	N	I		
I	R	I	T	I	S		I	N	C	I	S	I	F		



Jérôme Claudel-Tauleigne redonne vie aux poêles anciens en faïence.

Un poêle de l'abbaye du Paraclet (Aube) restauré.

© L'ARTISAN DU POÊLE EN FAÏENCE (X4)

Poêlier, il fait feu de tout bois

Ils ne sont que cinq en France à redonner vie aux poêles en faïence. Dans son atelier, à Nancy, Jérôme Claudel-Tauleigne, artisan poêlier restaurateur, ravive la flamme de ces joyaux du patrimoine, spécifiques à la région Grand Est.

A l'approche de la quarantaine, il y a douze ans, Jérôme Claudel-Tauleigne, qui travaille dans le génie civil, décide de changer de voie professionnelle pour se reconvertir dans la restauration de poêles en faïence. Comme il n'existe aucune école ni formation, c'est un oncle, artisan poêlier, qui lui enseigne le métier.

Depuis dix ans, dans son atelier situé dans le centre-ville de Nancy, il redonne vie à ces poêles traditionnels de la région Grand Est, qui sont de véritables objets d'art. « Je restaure les poêles sur pieds, mobiles, ainsi que ceux qui sont maçonnés dans un mur, dits prussiens. » En revanche, les *kachelofen* (littéralement : fours ou poêles en carreaux de céramique), ces poêles monumentaux typiques d'Alsace, dont le foyer est alimenté en combustible depuis une autre pièce à travers une ouverture pratiquée dans le mur, ne sont pas du ressort de Jérôme. Une restauration esthétique mais également fonctionnelle. « Certains clients, notamment ceux qui habitent Paris et dont la copropriété n'autorise pas le ramonage des cheminées, me

demandent uniquement une restauration cosmétique. Mais la grande majorité d'entre eux veulent un poêle qui chauffe. » La clientèle de Jérôme se compose surtout de particuliers : « Ce sont des gens qui habitent dans de belles demeures et qui ont à cœur de préserver le patrimoine. »

L'artisan poêlier travaille également pour les monuments français inscrits ou classés au titre des monuments historiques, au même titre que certains poêles. Parmi les lieux prestigieux où il est intervenu figurent l'abbaye du Paraclet, à Nogent-sur-Seine, fondée au XII^e siècle par Héloïse et Abélard, le château des Arcis, en pays de Loire ainsi que l'hôtel de Bauffremont, un hôtel particulier dans lequel a vécu le couturier Hubert de Givenchy, situé rue de Grenelle, dans le VII^e arrondissement de Paris.

Une multitude de savoir-faire

Si certains poêles qui passent entre les mains expertes de Jérôme se trouvent dans un état satisfaisant, d'autres sont dispersés en plusieurs morceaux,

façon puzzle. « Il faut prendre son bâton de pèlerin et tout reconstituer patiemment. » Un véritable défi pour l'artisan d'art. « Partir d'un poêle qui ne ressemble plus à rien, qui n'a pas la moindre tenue et dont tous les carreaux sont cassés, pour le transformer en une pièce magnifique, c'est extrêmement gratifiant. » La plus belle reconnaissance pour lui ? « Voir des étoiles dans les yeux de mes clients. D'autant que, pour certains, il y a une dimension affective. Le poêle qu'ils me confient appartenait à leur grand-mère, ils l'ont vu fonctionner quand ils étaient enfants. Ressusciter un ouvrage du passé provoque toujours énormément d'émotions. »

Mais la restauration de ces poêles, parés de carreaux de faïence et entièrement maçonnés à l'intérieur, exige de maîtriser une multitude de savoir-faire. « Un poêle en faïence est constitué de laiton, d'acier, de fonte, de marbre et comprend des éléments de maçonnerie. Pour leur redonner vie, il faut être à la fois soudeur, maçon, carrossier, céramiste. » Une activité qui exige aussi de connaître l'histoire de l'art. Et d'être bricoleur : « Il faut constamment s'adapter, car il n'existe pas deux poêles identiques. » Si certains produits et outils sont innovants, comme les résines utilisées pour coller les différentes pièces et qui ont la capacité de résister à la chaleur, les techniques de travail demeurent traditionnelles. Redonner vie à un poêle est une entreprise de longue haleine. « Il faut en général entre trois semaines et deux mois mais, pour certaines pièces en très mauvais état et particulièrement complexes, je peux y consacrer un trimestre entier. » Mieux vaut ne pas avoir un « poil » dans la main !

Un mode de chauffage efficace

Les poêles qui sont confiés à Jérôme datent du début du XVIII^e siècle jusqu'à l'époque actuelle. « La plupart ont été fabriqués entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, car cette période correspond à l'essor de la production, notamment dans la région Grand Est. »

Mode de chauffage typique des régions de l'est de l'Europe, de l'Alsace à la Russie, durant le Moyen Âge, le poêle est inventé au X^e siècle. À la différence de la cheminée, il n'enfume pas la maison et ne risque pas de provoquer d'incendie. Dans certaines régions comme l'Alsace,

qui disposent de carrières d'argile, de moulins à eau et de bois, le poêle en céramique se développe à partir du XII^e siècle. Celui en faïence se démocratise au XVII^e siècle. La fin du XIX^e et le début du XX^e siècle marquent son âge d'or, notamment dans le Grand Est. Les nombreuses manufactures de faïence de la région (Sarreguemines, Lunéville, Toul-Bellevue, Vitry-le-François, Digoïn) en produisent en masse et alimentent l'ensemble de la France. La richesse des motifs et la qualité des émaux font de ces pièces monochromes ou polychromes de magnifiques objets décoratifs, véritables pièces de collection.

C'est le développement du chauffage central, entre les années 1930 et 1950, qui permet de disposer à la fois de chauffage dans chaque pièce et d'eau chaude pour la cuisine et la salle de bains, qui marque le déclin des poêles en faïence. Massifs et ne permettant de chauffer qu'une seule pièce de la maison, ils sont détruits à coups de massue.

Si, aujourd'hui, les poêles à granulés et à gaz, plus petits et pratiques, mais tout aussi écologiques, occupent le devant de la scène, les amoureux des beaux objets, du patrimoine et des traditions, privilégient le poêle en faïence. Il faut dire qu'avec la flambée des prix de l'énergie, l'utilisation d'un poêle à bois se révèle très économique. Rustique mais efficace, le poêle en faïence diffuse une chaleur douce et constante. Même si les artisans poêliers restaurateurs ne sont que cinq dans toute la France, Jérôme ne croit pas à la disparition de ce métier. « De nombreux particuliers ont conservé un poêle familial. En plus, nous disposons en France d'un important patrimoine, qui mérite d'être sauvegardé. Tant qu'il y aura des vieux poêles, on aura besoin de vieux poêliers ! » Qui a dit qu'ils feraient long feu ? ■



Un appareil démonté en vue de sa restauration.





L'acteur

Rien ne différencie, au tout premier abord,
Un artiste des gens auxquels il est mêlé.
S'il continue à vivre au milieu d'un décor,
C'est bien dans son esprit que ce rêve est scellé.

Celui qui fut timide, effacé quelquefois,
Se révèle à vos yeux tout autrement sur scène.
Vous voyez aussitôt s'évanouir sa gêne
Dès qu'il déclame un vers et que monte sa voix !

Vous vous émervez car son jeu vous entraîne,
Stupéfait d'assister au brusque changement,
En conservant en vous, très curieusement,
Le sentiment d'avoir méconnu son domaine.

Pour donner au public le meilleur de lui-même,
Que de fois on le voit faire jusqu'à l'extrême
Don de son existence en ce feu palpitant...
Sa sensibilité s'exalte à cet instant !

Le regarder construire activement son rôle,
Quand il sent sous ses pas le plateau symbolique,
Affronter un échec, ce danger qui le frôle,
Et mourir de bonheur au succès frénétique,

Ou bien le retrouver déchu de toute gloire,
En ayant dans les yeux la peur du lendemain,
Et ne tenant en tout et pour tout dans la main
Qu'un peu de ce désir maintenant dérisoire,

Le voir les nerfs tendus se forcer à sourire
Quand son enfant se meurt sur un lit d'hôpital,
Le contempler puissant ou plus souvent vassal,
Mais avec dans le cœur le même étrange empire,

Avouez que cela donne la nostalgie...
Il joue à pile ou face avec sa propre vie !
La vérité pourtant c'est qu'il reçoit surtout
L'âme la plus sensible, et le cœur le plus fou !

*Ginette BRIANT,
Sociétaire de la Société des Gens de Lettres*

ÉDITION 2023 ACTUALISÉE pour nos lecteurs!

Les
veillées
Des Chaumières
— LA BOUTIQUE —

Introuvable dans le commerce, **commandez-le vite !**

LE GUIDE PRATIQUE POUR APPRENDRE FACILEMENT !

Il est bien difficile aujourd'hui de se passer de nos smartphones, tablettes et ordinateurs. Que ce soit pour communiquer, pour déclarer ses impôts, demander de nouveaux papiers d'identité ou réserver un billet de train, **même les plus réfractaires d'entre nous ont besoin d'apprendre à bien s'en servir.** Ce guide vous permet de vous **familiariser avec ces outils des temps modernes** et dire stop aux prises de tête ! **L'édition de 2023 est actualisée** et comporte une rubrique en plus pour **bien savoir utiliser son ordinateur fixe.**

LES POINTS FORTS :

- ✓ Un apprentissage facile pensé par la rédaction du magazine Pleine Vie.
- ✓ L'ambition ? Transformer les seniors en utilisateurs éclairés.
- ✓ Une foule de conseils et d'informations particulièrement utiles (choisir son appareil, s'en servir correctement, etc.).
- ✓ **Inclus: le guide des démarches en ligne** (gestion de sa retraite, demande de papiers d'identité, etc.)

Hors-série Pleine Vie. Couverture cartonnée. 144 pages. Dimensions: 19,2 x 25,7 cm. Certains textes sont repris partiellement de contenus issus de Pleine Vie, actualisés pour l'édition 2023 et d'autres chapitres sont entièrement nouveaux.



Ouvrage grand format
pour un maximum de
confort de lecture !

En vente sur www.kiosquemag.com/boutique **OU** par téléphone 01 46 48 48 03 **OU** en nous retournant le coupon ci-dessous avec votre chèque

BON DE COMMANDE À RETOURNER SOUS ENVELOPPE AFFRANCHIE À LA BOUTIQUE LES VEILLÉES DES CHAUMIÈRES - 59898 LILLE CEDEX 9

OUI JE COMMANDE :	Réf.	Qté	Prix	Total
Livre "L'informatique facile pour les seniors" 2023	428.573		14,90 €	
Envoi COLIECO. Livraison : 3 semaines après enregistrement de ma commande.				+ 4,00 €
MONTANT TOTAL DE MA COMMANDE				€

Je règle par chèque à l'ordre de la boutique des Veillées des Chaumières.



Disponible sur
kiosquemag.com

Vous souhaitez régler par carte bancaire ?
Rendez-vous sur www.kiosquemag.com
c'est rapide, simple et 100% sécurisé !

Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/12/2023. Conformément à l'article L 221-18 du code de la consommation, vous disposez d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception de votre commande et vous pouvez nous retourner votre colis dans son emballage d'origine complet. Les frais d'envoi et de retour restent à votre charge. Responsable de traitement des données personnelles: Reworld Media Magazines SAS. Finalités du traitement: gestion de la relation client, opérations promotionnelles et de fidélisation. Données postales et téléphoniques susceptibles d'être transmises à nos partenaires. Conformément à la Loi informatique et Libertés du 6-01-78 modifiée, vous pouvez exercer vos droits d'opposition, accès, rectification, effacement, portabilité, limitation à l'utilisation de vos données ou donner vos directives sur le sort de vos données après décès en écrivant à Reworld Media-DPD, c/o service juridique, 40 Avenue Aristide Briand 92220 Bagneux, ou par mail à dpd@rewordmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour toute autre information, vous pouvez consulter nos CGV sur kiosquemag.com. Visuels non contractuels.

MES COORDONNÉES (* A remplir obligatoirement)

MO91 # V1524818

Nom* :

Prénom* :

Adresse* :

Code Postal* : Ville* :

E-mail :

(Votre adresse e-mail ne sera pas communiquée à des partenaires extérieurs à des fins commerciales)

N° de téléphone :

(Votre numéro de portable de préférence pour envoi de sms si problème de livraison)

Date anniversaire :

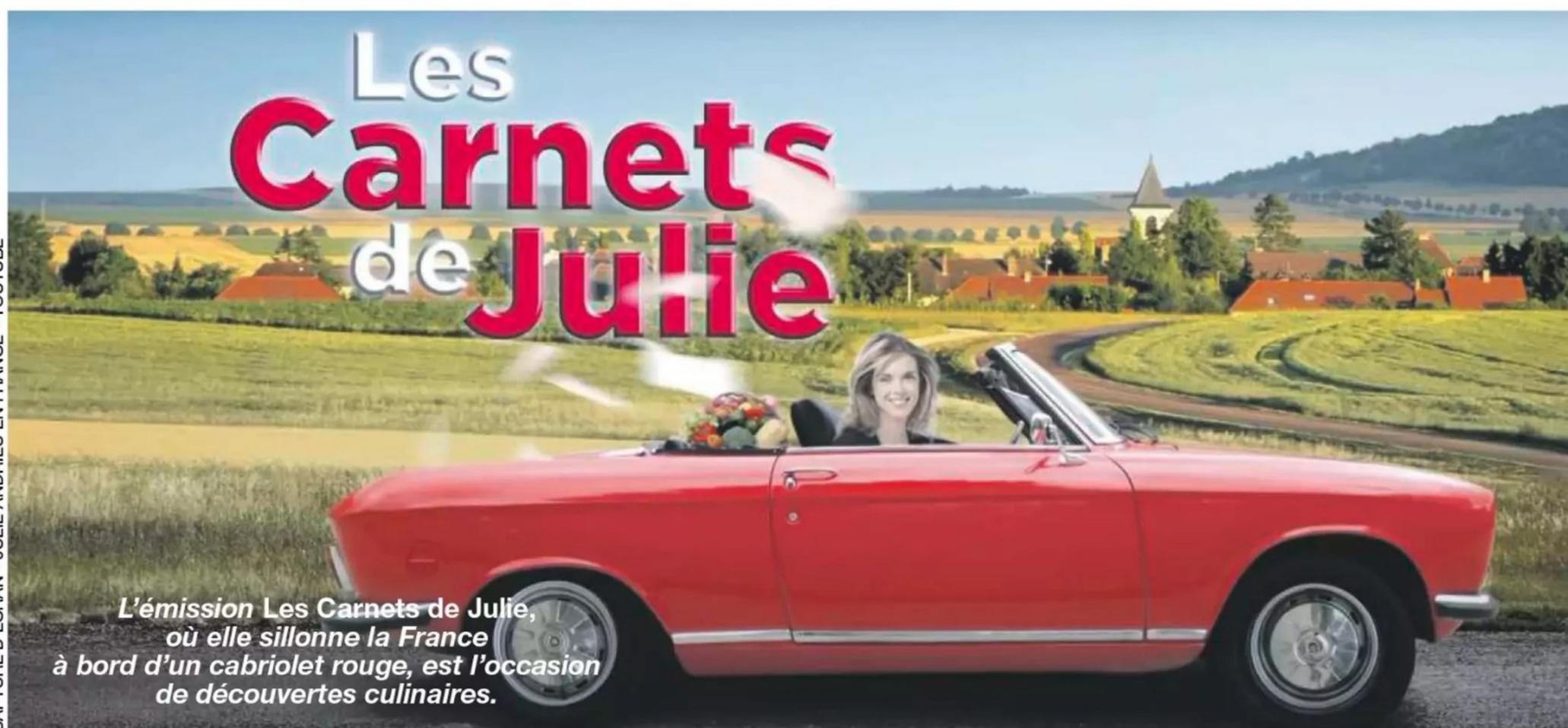
(Pour fêter votre anniversaire)



Julie Andrieu, la globe-trott

Fille de la regrettée Nicole Courcel, elle s'est lancée à corps perdu dans la cuisine en parcourant le monde, puis la France et ses terroirs. Depuis sa première émission en 2001, la jolie quadragénaire a imposé son personnage d'amatrice curieuse et éclairée.

CAPTURE D'ÉCRAN - JULIE ANDRIEU EN FRANCE - YOUTUBE



C'est Jean-Marie Périer qui lui a donné le goût de la cuisine. Quand elle rencontre, en 1992, le célèbre photographe, Julie a 18 ans et a déjà boursingué. Elle ne s'intéresse pas du tout aux fourneaux et préfère prendre le large et des photos pour témoigner de ses voyages.

Après son bac, elle part seule pour un séjour à la hippie de plusieurs mois à travers le Népal, l'Inde et le Sri Lanka et s'initie au photojournalisme. Avec un talent certain puisqu'elle vend des reportages à *Paris Match* et *Elle*. De retour à Paris, où elle est née en 1974, elle est engagée

comme photographe par *France Soir*. C'est là qu'elle rencontre Jean-Marie Périer, de trente-quatre ans son aîné. Naît alors une romance inattendue entre le quinquagénaire beau parleur et la jolie débutante. Au grand dam de la comédienne Nicole Courcel, la maman de Julie : « Leur différence d'âge me gênait. Je me suis dit : "Ça y est, elle est allée chercher un père de substitution !" Ça me rendait malade. C'est lorsqu'elle vivait avec Jean-Marie qu'elle s'est mise à cuisiner. »

Julie apprend seule la cuisine, au gré des petits plats qu'elle prépare pour son compagnon. Il se

régale et la pousse à se lancer à fond dans la cuisine et faire de ce hobby son nouveau métier.

Une bonne plume

« J'ai commencé à cuisiner pour réunir les gens que j'aimais autour de moi. Je ne voulais pas faire des plats surgelés alors j'ai ouvert des livres, à commencer par celui de Michel Guérard. J'ai refait toutes les recettes du livre pas à pas, j'ai appris sur le tas, en affirmant ma candeur en matière de cuisine. »

Elle écrit ses idées, ses recettes, ses critiques. En 1999, elle signe un premier ouvrage, *La Cuisine de Julie, 220 recettes pour mon Jules*

par Victor Cascales

euse des fourneaux

et mes copines. « Sans complexe, variée et astucieuse, cette cuisine conjugue petits trucs et grande tradition pour bien recevoir sans trop dépenser », précise l'éditeur. Sans complexe, mais aussi sans tabous, la cuisinière autodidacte utilise les produits surgelés et les tours de main des grands chefs.

La même année, le guide Lebey l'engage comme critique gastronomique et la met au défi de raconter les plats. « Il s'agissait d'écrire des livres accessibles aux profanes », se souvient-elle. Après *Le Guide des croqueurs de chocolat* sur les meilleurs chocolatiers de France, elle enchaîne plusieurs éditions du Lebey. Puis Julie se tourne vers le petit écran. « Comme j'étais issue du milieu artistique, je me suis dit "Pourquoi ne pas tenter?" Il y avait déjà des émissions avec Joël Robuchon et Maïté, mais rien en matière de cuisine amateur. J'ai imaginé un concept d'émission baptisé *Tout un plat*, que j'ai mis trois ans à vendre, mais qui est finalement sorti sur Téva, en 2001. »

Julie, 27 ans, féminise la cuisine à la télévision, que les grands fauves toqués monopolisent. Dans cet univers codifié, elle propose une cuisine qui lui ressemble, ouverte aux influences, imaginative, sans chichis. « Pour convaincre les chaînes, il fallait apporter de l'originalité », s'est-elle souvenue.

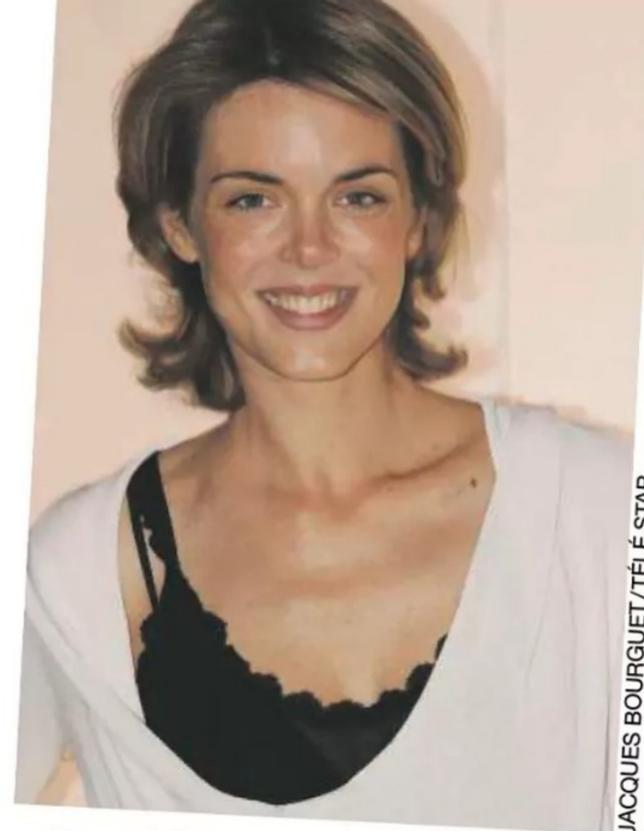
Des vagabondages gourmands

Très vite, elle marie fourneaux et sac à dos, croisant ses deux passions, la table et le voyage. « Hors

de question de rester enfermée dans une cuisine ! » Ses vagabondages gourmands la conduisent à oser des accords inédits entre le terroir français et les cuisines du monde. Après Téva, elle propose *Votre table* sur RMC Info (2002), *Julie autour du monde* sur la chaîne Cuisine TV où Michel Blanc lui fait notamment découvrir les boulettes de porc hérisson à Hong Kong, en 2003, et la quotidienne *Julie cuisine* et ses recettes en 90 secondes sur TF1, en 2004-2005.

Julie ne cessera plus sa vadrouille gourmande dans le PAF et elle suivra une idée : en finir avec la dictature de l'art culinaire, et proposer une cuisine pratique, simple et créative. En 2005, elle anime l'émission hebdomadaire *Droit dans le buffet* sur Europe 1, recevant un invité célèbre, non professionnel de la gastronomie, mais fin gourmet. Puis elle revient à la télé en 2007 avec *Fourchette & Sac à dos* sur France 5. Une série documentaire qui suit la globe-trotteuse des casseroles dans ses voyages au cœur des cultures culinaires du Mexique au Pérou en passant par le Brésil, l'Écosse ou le Cameroun. En 2009, elle lance en parallèle la quotidienne *Côté cuisine* sur France 3, puis elle devient la chroniqueuse culinaire de *C à vous* sur France 5.

De plus en plus populaire grâce à son humilité, sa curiosité et son sourire, Julie lance en 2012 *Les Carnets de Julie*, une série documentaire dans laquelle elle sillonne les



JACQUES BOURGUET / TÉLÉ STAR

Sa cuisine, ouverte, imaginative, sans chichis, lui ressemble...

régions de France à bord de son cabriolet 304 rouge, à la découverte des traditions culinaires, des producteurs et amateurs de cuisine qui partagent leurs recettes et leur savoir-faire à la bonne franquette. Chaque épisode réunit jusqu'à un million de téléspectateurs.

Insatiable, l'épouse du Dr Stéphane Delajoux et maman de leurs deux enfants, Hadrien, 10 ans, et Gaïa, 7 ans, concocte aussi des émissions spéciales tels *Le Festin de Julie*, à Chambord, en 2018, pour un banquet hors du commun à partir des spécialités culinaires de la Renaissance, *À la table de...* (Flaubert, Proust...) et des formats inédits, comme *Le Potager de Julie* depuis septembre 2022 (les samedis à 16h 15 sur France 3), son neuvième programme depuis ses débuts sur Téva, il y a vingt-deux ans ! « C'est un sujet qui n'a jamais été traité en télévision. On parle beaucoup de jardinage, mais pas de potager. » La voilà donc qui « voyage » de l'aubergine de Barbentane aux fraises de Plougastel, en passant par la courgette d'Île-de-France et le poivron doux des Landes. Une délicieuse invitation au voyage lancée par la plus séduisante des guides culinaires. ■



© SHUTTERSTOCK

La jeune fille au chevreuil

16-RÉSUMÉ: Le corps de Benjamin, qui souffre d'une grave blessure au crâne, est retrouvé, toutefois, son père, devinant ce qui s'est passé, ne porte pas plainte et choisit de l'éloigner de la région. Les gendarmes enquêtent tout de même, mais Birgit est mise hors de cause par Madeleine qui dit l'avoir vue prendre le car pour Saulieu le jour du drame. La jeune fille et le chevreuil se remettent lentement puis, souhaitant à présent affronter les souvenirs de son agression, elle veut tout raconter à Paul, pour se libérer, sans pour autant se disculper. Ce dernier, décidé à venger son amie s'il rencontre un jour Benjamin, espérait chaque jour sa visite mais se montre réticent à entendre son récit. (Voir *Veillées* n^{os} 3583 et suivants.)

Il faut que tu m'écoutes, implora Birgit. Tu es mon seul ami, même si j'ai été... Il éluda d'un geste, continuant à la regarder avec une douloureuse et intense attention.

Il écouta alors jusqu'au bout, les poings serrés, couvrant d'injures en pensée son ancien camarade. À aucun moment la jeune fille n'essaya de masquer sa responsabilité et insista même encore sur sa faiblesse et son manque de discernement. Elle était assise sur son lit et, n'osant se placer à côté d'elle, il avait tiré une chaise et s'était installé en face. Le soleil qui entrait à flots par la fenêtre éclairait son visage pâle mais calme,

où subsistaient quelques bleiissures. Quand elle eut terminé, elle semblait soulagée et il se félicita d'avoir tenu bon, surmontant les exclamations de colère ou d'affliction qui montaient à sa bouche. Il remarqua qu'elle n'insistait pas sur ses blessures et avait raconté le plus sobrement possible la scène au bord du ruisseau. Pourtant, il l'avait vue peu après sa lutte et avait pu constater les dégâts. Pouvait-il, à présent qu'elle lui avait tout raconté, lui cacher que c'était lui qui avait indiqué le chemin de la cabane à Benjamin ? Il l'avoua, tête baissée et des larmes dans la voix.

– Oh ! Birgit, si j'avais su qu'il irait jusque-là !

Elle se contenta de répondre d'un air las, comme il l'avait lui-même pensé, qu'il aurait bien fini par la trouver de toute façon.

Un lourd silence s'installa et il se leva doucement, voulut lui prendre la main. Il aurait même voulu la serrer fort contre lui pour lui témoigner sa peine, sa pitié. Non, pas sa pitié, la fierté de Birgit ne l'aurait pas supporté. Mais pour un peu, il se serait mis à genoux, comme un preux chevalier offrant ses services à sa dame. Or elle repoussa violemment le bras qui s'avavançait.

– Ne me touche pas ! cria-t-elle presque, la mâchoire crispée.

Il s'excusa :

– Je comprends.

Il lui avait offert son oreille attentive, et c'était tout ce qu'elle avait exigé de lui. Sans un mot, il quitta la pièce et revint bientôt avec de la citronnade. Comment avait-il deviné qu'elle avait la gorge sèche après son long monologue ? Elle vida le verre d'un trait, puis reprit :

– Quand tu es venu me voir après mon... après ce qui s'est passé, ne m'as-tu pas parlé de mon père ? Mais c'est très flou dans ma tête, j'étais encore complètement sonnée. Pourquoi diable l'as-tu évoqué ? Pour que je pense à lui pour me reconforter, pour l'imaginer en train de me conso...

On y était. Paul avait bien perçu que Birgit n'avait rien compris à ce qu'il avait dit au sujet de Wilhelm et il s'était aussi torturé

ces derniers jours à se demander s'il faudrait à nouveau aborder le sujet. Sûrement, oui, mais quand ? Le choc que sa révélation allait provoquer n'allait-il pas aggraver l'état encore fragile de son amie ? Ou bien au contraire mettre un mouchoir sur ce qu'elle venait de vivre et la remettre sur pied ?

Elle était là, réclamant à présent une réponse, le fixant de ce regard bleu qu'il aimait tant. Et même s'il lui disait que finalement, ce n'était pas le moment, il connaissait son côté têtu et savait qu'elle insisterait jusqu'à obtenir satisfaction.

– Non. Je te disais que je l'avais retrouvé.

Au plus fort de sa détresse, Paul avait eu l'envie, le besoin, d'aller voir sa grand-tante Olympe, religieuse de son état, qui vivait dans une petite communauté d'une vingtaine de femmes, perdue dans la campagne, à une dizaine de kilomètres de Granges. Elles y menaient une vie reclusée, à l'abri du monde. Le garçon l'avait visitée, en compagnie de ses grands-parents, une dizaine de fois pendant son enfance et se rappelait sa gentillesse. Il avait le souvenir d'avoir eu l'impression de pénétrer dans un autre monde et même dans un autre temps, et c'était justement ce dont il avait besoin à ce moment, de s'évader de toute cette boue. Sa grand-tante serait sûrement ravie de le revoir et il avait décidé cette fois d'y aller seul, et de faire le chemin à pied, comme pour une sorte de pèlerinage.

La vieille dame avait en effet poussé un cri d'exclamation joyeuse à sa vue. Cette fois, à contempler ses yeux derrière ses épaisses lunettes, il avait pensé à Madeleine. Même si les deux femmes ne se ressemblaient pas, la même force bienveillante derrière une apparence de sévérité, la même impression qu'elles étaient habitées par une force supérieure, émanaient d'elles.

Ils avaient parlé de tout et de rien, de la famille, du lycée. Le nom de Birgit avait failli sortir de sa bouche, mais Paul s'était douloureusement abstenu de citer cette amie si chère à son cœur, puisqu'elle s'était éloignée de lui. ● ● ●

La jeune fille au chevreuil

● ● ● – Et vous, tante, quoi de neuf de votre côté ?
La vieille dame avait éclaté de rire.

– Oh moi ! tu sais, le train-train quotidien. Les prières, l'entretien du couvent, les visites aux pauvres.

Elle s'était tue, puis avait repris, plus animée.

– Ah si ! j'oubliais que nous avons à présent un pensionnaire.

Et elle raconta que leur homme à tout faire, qui chassait à l'occasion pour agrémenter l'ordinaire alimentaire du couvent d'un civet de lièvre, avait ramené un jour un homme complètement ivre et blessé, qu'il avait trouvé, inconscient, dans un trou d'obus dans la forêt. Les religieuses avaient soigné avec une attelle une de ses jambes apparemment cassée, avaient tenté de lui faire dire son nom, d'où il venait, mais il était devenu presque aphasique. Il ne bougeait pratiquement pas, passait sa journée dans son lit ou sur une chaise dehors. Il bredouillait parfois quelques sons, mais incompréhensibles, et dans une langue étrangère.

– Cela ressemble à de l'allemand, enfin, de ce que j'en ai entendu pendant la guerre, avait dit Olympe avec un geste évasif. La mère supérieure voulait qu'on prévienne les autorités, mais elle y a renoncé. Si cet homme était un criminel, il était à présent, le pauvre, complètement inoffensif et notre devoir de chrétiennes était de le garder plutôt que de l'envoyer en prison. Ses yeux, même s'ils semblent fous par moments, sont d'une grande douceur et pas ceux d'un homme capable de commettre le mal.

Paul avait sursauté, pensant immédiatement à Wilhelm, et avait demandé à voir leur curieux hôte. Bien qu'interloquée, Olympe l'avait conduit auprès de lui.

C'était bien le père de Birgit, que Paul reconnut immédiatement à son regard. Les religieuses avaient rasé sa barbe et il avait considérablement maigri, mais c'était bien lui. Il n'eut toutefois aucune réaction à la vue du jeune homme.

– Monsieur Landsdorf, avait alors murmuré le garçon en s'approchant tout près

de lui. Vous ne me reconnaissez pas ? Paul, Paul Ménard.

Des yeux éteints s'étaient vaguement posés sur lui.

– Mais si ! insista Paul. L'ami de Birgit !

Et là, le miracle avait eu lieu. La tête de l'homme s'était lentement tournée vers lui.

– Bir... Birgit ?

Ce fut pratiquement inaudible pour la religieuse qui joignit pourtant les mains et leva les yeux au ciel.

Paul s'était levé précipitamment et avait quitté le couvent, criant qu'il reviendrait bientôt. De retour à Granges, il avait appris le drame et était accouru chez son amie.

Birgit avait écouté toute l'histoire avec une excitation croissante. Puis elle éclata en sanglots : son père était vivant ! C'était peut-être pour cette raison qu'elle le sentait parfois si proche. Elle voulut se lever, mais dut se rasseoir, en proie à un vertige. Paul s'alarma mais elle se reprit bien vite.

– Emmène-moi là-bas, Paul. Tout de suite.

– Mais... c'est loin ! Tu te sens capable de marcher si longtemps dans ton état ?

Elle lui assura qu'elle allait bien et que cette incroyable nouvelle lui donnait un nouvel élan. Il comprit son impatience et, la jugeant insuffisamment couverte, il lui mit doucement sur les épaules, en l'effleurant, prenant soin que ses mains ne pèsent pas sur elle, un manteau à capuche, car un vent froid, résurgence subite de l'hiver qui rechignait à quitter définitivement la place, soufflait ce jour-là.

Ils traversèrent en silence le village et quelques regards curieux s'attachèrent sur celle qui avait défrayé la chronique. Birgit aurait voulu avoir des ailes pour être plus vite au couvent. Mais, à l'approche de la maison de Madeleine, elle souhaita prévenir sa vieille amie, lui faire partager sa joie, même si cela les retardait un peu. Elle méritait bien d'être mise au courant de cette merveilleuse nouvelle, au vu de tout ce qu'elle avait fait pour elle. Mais la

guérisseuse leur répondit, avec son énigmatique regard, qu'elle sentait venir l'événement depuis quelques jours. Birgit sourit : rien d'étonnant, au final. Arriverait-elle un jour à percer les étranges pouvoirs de Madeleine ?

– Et s'il ne te reconnaît pas ? hasarda Paul que la future rencontre inquiétait au plus haut point. Tu ne seras pas déçue ?

– Non. Je m'étais faite à l'idée qu'il était sans doute mort et tu te rends compte ? Il est vivant. Vivant ! peu m'importe son état. Si les bonnes sœurs ont réussi à le maintenir en vie, pourquoi pas moi ?

Paul ne répondit pas. Il avait à nouveau sa chère Birgit à ses côtés. Elle était revenue vers lui, avait eu besoin de lui et il avait été cause d'une grande joie pour elle. Il préférait ne pas penser à la suite et jouir pleinement de l'instant présent, même si les heures à venir seraient capitales. Birgit quant à elle pensait à l'endroit où on avait retrouvé son père. Le fameux trou d'obus où le chevreuil l'avait menée et où elle avait cru percevoir un message qu'il lui envoyait. Puis elle songea amèrement que son pauvre papa avait eu une fois de plus maille à partir avec la guerre en France, la seconde comme la première, avec les énormes cratères dont elle avait marqué la terre et dans l'un desquels il était tombé.

– Laisse-moi parler d'abord, demanda Paul à Birgit alors qu'elle agitait frénétiquement la clochette de la porte d'entrée.

Dieu merci, ce fut Olympe qui ouvrit, arborant un grand sourire à la vue du jeune homme.

– Je vous avais dit que je reviendrais, tante, dit-il. Voici Birgit, la fille de votre pensionnaire. Elle voudrait voir son père, bien sûr.

La pauvre religieuse n'eut que le temps de s'effacer pour les laisser passer, et Paul les mena bien vite à la chambre de Wilhelm. Birgit resta un moment clouée sur le seuil, à la vue de cet homme maigre, à la tête qui retombait mollement sur son épaule. À ses côtés, une jeune religieuse tentait avec

effort de lui donner à boire un bouillon à la cuillère. Quoi ? Comment reconnaître dans ce quasi-vieillard l'homme grand et fort qu'était son père ? Mais sa stupeur passée, elle se précipita vers lui, sous les yeux ébahis de la religieuse qui voulut protester, tandis que Paul se tenait en retrait. Elle saisit la main qui pendait sur le bras du fauteuil, la couvrit de baisers qui ne firent pas bouger d'un cil Wilhelm.

– Papa... dit-elle doucement, c'est moi, c'est Birgit.

“ Elle levait vers lui des yeux suppliants et Wilhelm tourna enfin lentement la tête et la regarda ”

Elle levait vers lui des yeux suppliants et Wilhelm tourna enfin lentement la tête et la regarda.

– Ma fille... murmura-t-il.

Et, sous le regard ébahi de la sœur, il abaissa en tremblant le capuchon qui tombait sur les yeux de Birgit et la fixa intensément.

– Birgit... c'est bien toi... *Gott sei dank*.

Le ton était bas, la voix un peu chevrotante, mais c'était bien celle de son père.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda la religieuse.

– Il remercie Dieu.

La jeune femme se leva et, cornette au vent, traversa la pièce en courant et cria dans le couloir :

– Ma mère ! Ma mère ! Il parle !

Birgit se saisit alors du bol et entreprit de faire avaler le potage à son père, ce qu'il fit cette fois sans difficultés.

Bientôt, la mère supérieure demanda à constater elle-même le prodige, qu'elle assimila immédiatement à une intervention divine, alors que Paul pensait plus prosaïquement que c'était plutôt un miracle de l'amour filial. Birgit voulut sortir son père du couvent sur-le-champ.



La jeune fille au chevreuil

- ● ● – Mais mademoiselle, qu'est-ce qui me prouve que vous êtes bien la fille de ce monsieur ?

Wilhelm s'était levé, chancelant, et fit quelques pas en direction de la religieuse. Il paraissait extrêmement las, mais son regard bleu brillait de joie. Birgit remarqua avec tristesse qu'il boitait un peu d'une jambe.

– C'est ma fille, ma mère, je vous le jure. *Du bist meine Tochter, Birgit, ist es nicht?* prononça-t-il avec difficulté.

– *Ja, Vati, ich bin deine Tochter,* répondit Birgit.

– Il m'a demandé si j'étais bien sa fille et j'ai répondu que oui, traduisit Birgit.

Le regard soupçonneux de la mère supérieure allait de l'un à l'autre. Mais elle dut bien en convenir : ils parlaient tous deux allemand et, de plus, la ressemblance physique sautait aux yeux.

– Je m'appelle Paul Ménard, dit alors Paul d'une voix ferme. Mes grands-parents habitent à Granges-sur-Bezoches. Si vous prenez contact avec eux, ils vous raconteront toute l'histoire de la famille Landsdorf.

Birgit leva vers lui un regard reconnaissant et la religieuse dut s'incliner. L'homme à tout faire, appelé, ajouta que c'était bien sur le territoire de cette commune qu'il avait retrouvé Wilhelm.

Restait le délicat problème du transport. Wilhelm était incapable de marcher jusqu'à Granges. L'ouvrier eut alors une idée. Pourquoi ne pas atteler une petite carriole au tracteur du couvent et les ramener ainsi au village ? Le trajet serait un peu longuet, mais toujours plus facile qu'à pied. Ainsi fut fait et les rares usagers de cette route croisèrent ce curieux attelage, d'où émergeait un homme emmitouflé des châles dont les religieuses l'avaient couvert. Paul était juché à côté du conducteur tandis que, main dans la main, le père et la fille s'étaient tassés dans la carriole.

– Et où le ramenons-nous ? cria Paul, pour couvrir le bruit du moteur, en se retournant vers Birgit.

Il venait de penser qu'il se faisait fort de convaincre ses grands-parents d'héberger Wilhelm quelque temps et fit part de son idée à Birgit qui en avisa son père.

– Non, cria-t-elle à son tour. Il veut retourner à la cabane.

Après que le tracteur les eut déposés à la Croix-des-Bouleaux deux heures plus tard, commença la lente marche vers la cabane, les deux jeunes gens soutenant chacun d'un côté Wilhelm qui, radieux, jetait autour de lui des regards extasiés.

– Merci Paul, du fond du cœur, dit Birgit au jeune homme qui déclina l'offre d'entrer, préférant les laisser seuls pour savourer leurs retrouvailles. Et je t'en prie, reviens. Nous avons tant de temps à rattraper !

Cela n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd et il reviendrait dès lors chaque fin de semaine, même s'il ne passait qu'une journée à Granges, se hâtant vers la cabane dès sa descente de car.

Wilhelm ne cesserait de le remercier pour ce qu'il avait fait pour lui, de même qu'il retournerait bientôt au couvent pour témoigner de sa reconnaissance éternelle envers les religieuses qui lui avaient sauvé la vie. Il s'y rendrait d'ailleurs souvent par la suite pour y aider à de menus travaux.

Le soir même, Birgit accompagna son père sur la tombe de sa chère Georgina, que la jeune fille avait un peu délaissée ces derniers temps. Alors que le père et la fille se recueillaient, la jeune fille aperçut furtivement le chevreuil qui les observait derrière un buisson et lui adressa un signe complice qu'il sembla comprendre, agitant en réponse une de ses oreilles. Puis, auprès d'un bon feu de cheminée, Wilhelm raconta ce qui s'était passé le terrible jour de sa disparition. Il avait bu, oui, beaucoup trop, ça, il s'en souvenait. Chaque jour depuis qu'elle n'était plus là, il faisait un immense effort pour supporter la mort de sa femme, dont il s'accusait perpétuellement. Il songeait même souvent à en finir, mais alors, dans un sursaut, il pensait à sa fille. Que

deviendrait-elle si elle se retrouvait orpheline tout à fait ? Il n'était jamais passé à l'acte. Et sa chute dans le cratère d'obus n'était qu'un stupide accident dû à l'alcool.

– Tu me crois, dis, que je n'ai pas voulu mettre fin à mes jours ?

D'heure en heure, son éloquence devenait plus fluide. Il reprenait goût à parler et ses gestes, bien qu'encore hésitants, s'affermis-saient peu à peu.

– Non papa, je n'ai pas cru ça.

Elle disait vrai et se souvenait avoir été persuadée au début qu'il réapparaîtrait un jour ou l'autre, ayant peut-être juste eu besoin de faire le point, seul. Puis l'espoir s'était peu à peu amenuisé...

– J'ai roulé dans le trou d'obus, poursuivit Wilhelm, et une grosse branche morte m'est tombée dessus. Je ne me rappelle plus rien, à part une immense douleur à la tête. Et puis après, le couvent. Là encore, je ne me souviens plus de grand-chose. Je crois que je préférerais oublier, en fait. Oh ! Birgit, aurai-je assez de ma vie pour me faire pardonner ?

Il tremblait. Elle entoura ses épaules de son bras, l'embrassa sur la joue. Il s'enquit alors de la manière dont elle s'était débrouillée toute seule, pendant tous ces longs mois. Elle minimisa alors les problèmes qu'elle avait rencontrés, ne parla pas de l'argent qui avait souvent manqué, mais de son choix de quitter l'école et de sa collaboration avec Madeleine, dont il se montra très fier, de l'amitié et du soutien indéfectible de Paul. Elle tut le reste. Puis songea que, s'il retournait au village, son père apprendrait un jour ou l'autre ce qui lui était arrivé. Il serait temps alors de lui révéler à quoi l'avait conduite la solitude. Et Benjamin était loin sans doute. Pas de risque que Wilhelm aille lui demander des comptes.

Dans le même temps, Paul racontait toute l'histoire, et le retour du « Boche » au pays, après tout ce temps, fit grand bruit. Mais cette fois, monsieur Ménard prit les choses en main, au

grand dam de son épouse réticente. Hors de question de le bannir à nouveau. Il s'en était assez voulu à l'époque et il était temps, puisqu'une deuxième chance leur était donnée, que les villageois fassent preuve de davantage d'humanité envers ce pauvre homme, qui avait de plus une fille qu'il trouvait bien courageuse et agréable de surcroît. Une excellente camarade pour son petit-fils.

Il trouva un travail pour Wilhelm à la minoterie et l'y imposa. De toute façon, avec sa claudication, il ne pourrait plus faire le bûcheron. Il dénicha même un petit logement au village pour le père et la fille. Mais, s'il remercia chaleureusement, Wilhelm refusa : il voulait rester à la cabane. Comme il allait gagner davantage d'argent qu'en faisant des fagots, il se lancerait cette fois dans des réparations plus importantes pour qu'ils y vivent décemment, sa fille et lui. Seul lui importait à présent de pouvoir traverser le village la tête haute, sans raser les murs, de s'entendre appeler « monsieur Landsdorf » chez les commerçants et d'être salué comme tout un chacun. Et quand quelques mauvaises langues, à voix basse, remuaient le passé, monsieur Ménard les faisait taire bien vite, mettant en avant le travail exemplaire fourni par Wilhelm à la minoterie, qui lui fit vite prendre du galon.

L'histoire ne dit pas ce que devinrent Paul et Birgit. Sans doute, quelques années plus tard, se marièrent-ils et eurent beaucoup d'enfants, qui eurent peut-être Madeleine comme marraine. Toujours est-il qu'on les vit bientôt arpenter les chemins tendrement enlacés.

Mais une chose plongeait Paul dans la plus grande perplexité : Birgit lui parlait souvent de son chevreuil, avec toujours le même air ravi. Et qu'il s'était promené avec elle, et qu'il l'avait accompagnée cueillir des mûres, et patati et patata. Mais lui, vaguement jaloux, pensait qu'il n'avait jamais réussi à apercevoir ne serait-ce qu'un bout de ses oreilles.

FIN

Été

*Ce court récit d'Edith Wharton, **Été**, fit scandale au moment de sa parution en 1917. Comparé parfois à Madame Bovary, le roman évoque la passion de la jeune Charity pour un architecte de passage dans une région perdue de la Nouvelle-Angleterre.*

La rue était toujours déserte et, après avoir jeté un coup d'œil à droite et à gauche, la jeune fille se dirigea vers sa maison. Mais, au lieu d'y entrer, elle continua sa route et prit un sentier à travers champs qui montait vers une prairie au flanc de la colline. Elle ouvrit la barrière et, le long d'un mur écroulé, suivit une piste jusqu'à un tertre où un bouquet de mélèzes secouait dans le vent ses feuilles nouvelles. Là, elle s'étendit à l'ombre, enleva son chapeau et enfonça son visage dans l'herbe.

Elle était aveugle et insensible à bien des choses et elle le savait obscurément ; mais à tout ce qui était air, lumière, parfum et couleur, chaque goutte de sang répondait en elle. Elle aimait la sensation de l'herbe drue de la montagne sous ses mains, l'odeur de thym dans lequel elle enfouissait son visage, le frôlement du vent dans ses cheveux ou à travers sa blouse légère, et le bruit des mélèzes quand les branches pliaient sous le souffle.

Elle gravissait souvent cette colline, et là, étendue sur l'herbe,

seule, elle jouissait du plaisir de respirer la brise ou de frotter sa joue contre le thym. Pendant des heures elle restait là sans penser, plongée dans un vague bien-être. Aujourd'hui cette sensation de bien-être s'augmentait encore de la joie de son évasion. [...]

Tous les matins, venant des collines, une forte brise soufflait jusqu'à midi, ramassant les nuages qui formaient comme d'immenses baldaquins inondés de lumière argentée, projetant une ombre fraîche sur les champs et les bois. Un peu avant le soir, ces nuages se dissipèrent, et l'or couchant baignait alors de ses rayons obliques le ciel pur et la vallée. [...]

Par un de ces après-midi, Charity Royall s'était étendue sur une hauteur, au-dessus d'une prairie ensoleillée. Son visage, caché dans l'herbe, se grisait de la chaude haleine de la terre qui semblait courir dans ses veines. Juste en face d'elle, une branche de ronce profilait, sur le ciel clair, ses fleurs blanches, si frêles, et ses feuilles d'un vert bleuâtre. Un peu plus loin, une touffe de fougères se dressait parmi les herbes

folles où voletait, comme une tache de soleil, un papillon jaune.

C'était là tout ce qu'elle voyait ; seulement elle sentait, au-dessus d'elle, la douce et forte vie de la nature, la croissance des hêtres couvrant le sommet de la colline, le gonflement des cônes d'un vert pâle sur les branches des sapins, la poussée des myriades de fougères dans les interstices des rochers dévalant sur la pente, l'éclosion des reines-des-prés et des iris d'eau dans les pâturages humides. Tout ce bouillonnement de sève, ces bourgeons éclatants, ces calices s'ouvrant, emplissaient l'air de mille odeurs confondues. On eût dit que chaque tige, chaque feuille, chaque bouton donnait sa note dans ce concert harmonieux, suave et pénétrant où l'arôme puissant des sapins dominait sur la senteur du thym et le parfum subtil des fougères, pour se perdre dans une odeur de terre humide pareille à l'haleine d'une bête géante se chauffant au soleil.

Été, par Edith Wharton, extraits des chapitres 2 et 5.

“Elle était aveugle et insensible à bien des choses [...] ; mais à tout ce qui était air, lumière, parfum et couleur, chaque goutte de sang répondait en elle”



Nos assiettes hydrata

La nature est bien faite: les légumes et fruits d'été sont naturellement gorgés d'eau pour nous aider à nous hydrater. Melon, pastèque, concombre, courgette, tomate... des champions à glisser dans nos recettes pendant toute la période estivale.



ntes et gourmandes

Salade de pois chiches à la grecque

pour 4 personnes
préparation: 20 min
pas de cuisson

Ingrédients: 300 g de pois chiches cuits ● 1 concombre bio ● 4 tomates ● 1 oignon rouge ● 100 g de feta ● 20 olives de Kalamata ● 1/2 barquette de menthe Florette (6 g) ● 1 pot de houmous extra Florette (175 g) ● 4 pains pitas ● 4 cl d'huile d'olive extra-vierge ● poivre ● sel.

Réalisation

- Lavez le concombre et les tomates.
- Tranchez le concombre en fines lamelles et les tomates en quartiers.
- Pelez l'oignon et taillez-le finement.
- Coupez le bloc de feta en cubes.
- Rincez puis égouttez les pois chiches.
- Transférez tous les ingrédients dans un saladier. Ajoutez les olives et la menthe ciselée.
- Assaisonnez avec l'huile d'olive, salez, poivrez et mélangez délicatement.
- Réchauffez le pain pita.
- Servez la salade accompagnée de houmous et de pain pita.



SHUTTERSTOCK

Salade légère de fruits d'été et sa sauce vanillée

pour 4 personnes – préparation: 20 min – cuisson: 10 min

Ingrédients: 8 figues ● 3 pêches ● 150 g de framboises ● 150 g de mûres ● 150 g de groseilles à maquereau ● 2 gousses de vanille ● 25 cl de lait écrémé ● 2 c. à soupe de sucre ● 1 c. à soupe de fécule de maïs ● quelques feuilles de menthe pour la décoration ● 1 c. à soupe de graines de chia.

Réalisation

- Lavez les figues et coupez-les en quartiers.
- Rincez les pêches, pelez-les si elles ne sont pas bio et tranchez-les également en quartiers.

- Rincez les mûres, les groseilles à maquereau et les framboises. Séchez-les délicatement.
- Fendez les gousses de vanille en deux, grattez-les avec un couteau pour récupérer les graines.
- Dans une casserole, versez le lait, le sucre, la fécule de maïs et les graines de vanille. Faites cuire à feu doux en remuant constamment jusqu'à épaississement, 10 min environ. Laissez tiédir.
- Composez les assiettes en y répartissant les fruits, agrémentez de feuilles de menthe et parsemez de graines de chia.
- Servez la sauce vanillée à part.



CAPRICE DES DIEUX

Tartare de courgettes

pour 4 personnes
préparation: 15 min – pas de cuisson

Ingrédients: 4 petites courgettes ● le jus de 1 citron ● 5 c. à soupe de coriandre ciselée ● 8 tranches de Caprice des Anges ● 4 c. à soupe d'huile d'olive (ou huile de noisette) ● quelques baies roses concassées ● poivre du moulin.

Réalisation

- Rincez les courgettes et détaillez-les en petits dés d'environ 1 cm de côté.
- Dans un bol, mélangez le jus du citron et la coriandre avec l'huile, le poivre et les baies roses. Émulsionnez et versez sur les courgettes. Mélangez et répartissez dans 4 verrines.
- Coupez le Caprice des Anges en petits dés et répartissez-les sur les verrines.
- Servez très frais.



SHUTTERSTOCK

Bol de pastèque rafraîchissant

pour 2 personnes – préparation: 25 min
réfrigération: 2 h

Ingrédients: 1 pastèque Sugar Baby ● 120 g de framboises ● 1 kaki ● 1 nectarine ● 60 g de myrtilles ● 20 cl de crème de coco ● 1 c. à soupe de confiture de noix de coco ● 2 brins de menthe ● 1 c. à soupe de graines de chia.

Réalisation

- Au moins 2 h avant de commencer la recette, entreposez la pastèque au réfrigérateur.
- Au bout de ce temps, sortez la pastèque et ouvrez-la en deux. Creusez-la en évitant le cœur avec une cuillère et en laissant 3 à 4 cm de chair sur les parois. Retirez les pépins.
- Mixez la chair prélevée avec 50 g de framboises, la crème de coco et la confiture de noix de coco. Réservez au réfrigérateur.
- Pendant ce temps, lavez le kaki et la nectarine, ouvrez-les et tranchez-les.
- Garnissez le cœur des demi-pastèques avec les fruits mixés. Décorez avec des tranches de kaki et de nectarine, puis répartissez le reste de framboises et les myrtilles.
- Parsemez de graines de chia, décorez de feuilles de menthe et servez sans attendre.



Salade de melon, pastèque et mozzarella

pour 4 personnes
préparation: 20 min
pas de cuisson

Ingrédients: 1 melon ● 1 tranche de pastèque (environ 350 g) ● 150 g de billes de mozzarella ● 150 g de fraises ● quelques feuilles de menthe ● quelques tiges de basilic ● quelques feuilles de verveine ● 3 c. à soupe d'huile d'olive ● 1 c. à soupe de vinaigre de framboise ● quelques pistaches ● poivre du moulin ● sel.

Réalisation

- Ouvrez le melon et ôtez les pépins. Tranchez-le et retirez la peau. Coupez les tranches en cubes.
- Détaillez la chair de la pastèque en cubes.
- Rincez les herbes. Ciselez la menthe et la verveine. Effeuillez le basilic.
- Rincez et équeutez les fraises, coupez-les en deux.
- Égouttez les billes de mozzarella.
- Mélangez tous les ingrédients dans un saladier, poivrez et remuez délicatement.
- Répartissez le contenu du saladier dans des verrines, arrosez d'un filet d'huile d'olive et de vinaigre de framboise. Salez, poivrez.
- Mélangez, parsemez de pistaches et servez très frais.

Le kakapo, c'est un drôle d'oiseau !

Reconnaissable à son plumage jaune et vert et ses courtes pattes, ce perroquet exotique, unique en son genre, est menacé de disparition, même si les derniers recensements de l'espèce se révèlent encourageants.

Dans certaines îles, ou états insulaires, la faune et la flore ont eu loisir de s'épanouir et d'évoluer pendant des millions d'années sans jamais entrer en contact avec d'autres espèces venues d'ailleurs. C'est le cas de Sumatra, Madagascar, des Galapagos, ou encore de la Nouvelle-Zélande. Les Polynésiens, qui ont peuplé ces lieux à partir du XIII^e siècle, y ont développé une identité distincte connue aujourd'hui sous le nom de culture maorie. L'arrivée des Européens au XVII^e siècle a mis le pays sur les rails de la modernité en le connectant au reste du monde.

Des espèces invasives ont été introduites depuis sur l'île comme les opossums, hermines et chats sauvages. Les oiseaux locaux, qui n'ont pas eu le temps de développer des outils de défense, ont été les premiers à subir les effets de cette cohabitation forcée.

Le kakapo est l'une de ces espèces locales dont la

survie est aujourd'hui en suspens. Jadis répandu sur de larges portions du pays, on ne le trouve guère que dans de rares îles septentrionales devenues réserves : Maud, Codfish, Stewart et Little Barrier. C'est d'autant plus dommage que cet oiseau rare est un exemple intéressant de la longue histoire de l'évolution du vivant.

Le fruit de l'évolution

En effet, l'archipel néo-zélandais n'a pas connu de mammifères pendant des millions d'années, à l'exception de trois espèces de chauve-souris. Un véritable paradis pour oiseaux, reptiles et amphibiens. Le kakapo fait partie de ces espèces endémiques qui ont évolué en l'absence de tout prédateur. Par conséquent, ce volatile imposant au plumage jaune vert marbré est le seul perroquet au monde à avoir perdu sa capacité à voler. Son poids peut atteindre les 4 kilos, ce qui est un record pour un représentant de l'ordre des psittaciformes, nom savant donné aux perroquets. Cependant, son gros bec gris et ses courtes pattes lui donnent un aspect proche du hibou, d'où son surnom en anglais *owl-parrot*, traduit en français par « perroquet-hibou ». Comme lui,

c'est un oiseau nocturne, d'ailleurs la traduction littérale de son nom en maori est « perroquet de nuit ».

Un oiseau noctambule

La nuit tombée, le kakapo se met en marche en quête de nourriture grâce à de robustes pattes qui lui permettent de parcourir de longues distances et de grimper aux arbres. Parfois, il se laisse tomber des branches en pratiquant une descente « en parachute », en déployant largement ses ailes. Il se nourrit de plantes, graines, fruits, pollen et même de la sève des arbres. Cet oiseau marcheur est particulièrement friand des fruits du pin rouge de Nouvelle-Zélande, aussi appelé pin rimu. La journée, il se repose en se réfugiant dans de petits trous creusés dans le sol. C'est donc un animal parfaitement adapté à son environnement avec une longévité impressionnante de soixante ans. Malgré cela, la population des kakapos n'a cessé de diminuer depuis l'arrivée des humains dans le pays.

Une espèce menacée

Selon l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature), l'organisme international

Jusqu'à l'arrivée des Européens (XVII^e siècle), le kakapo ne connaissait aucun prédateur.





Avec ses pattes robustes, il parcourt de longues distances et grimpe aux arbres.

qui recense toutes les espèces menacées, ce perroquet des mers du Sud est sur liste rouge, signifiant qu'il est proche de l'extinction. Le kakapo a longtemps été une proie facile pour les mammifères introduits par l'homme.

Aujourd'hui, ses principaux prédateurs sont les chats et les rats. Les attaques se produisent de nuit quand le volatile sort de sa cachette pour se nourrir. C'est en grimpant aux arbres qu'il devient le plus repérable, malgré un pelage qui se fond parfaitement avec son environnement. C'est la première cause de mortalité de l'espèce. Dans le passé, la déforestation et la chasse, aujourd'hui formellement interdite, ont longtemps contribué à son déclin.

Aussi, le mode de reproduction

déjà très complexe de l'espèce ne permet pas un rebond spectaculaire du nombre des naissances, même après la mise en place des mesures de protection. En effet, les chaleurs des femelles sont conditionnées par l'abondance du fruit du pin rimu – elles ne consentent à s'accoupler que lorsqu'elles en sont rassasiées –, ce qui n'arrive que tous les deux à quatre ans ! La femelle couve seule ses œufs (pas plus de 3 à la fois), qu'elle laisse sans surveillance chaque nuit pour aller se nourrir. Même éclos, les oisillons ne deviennent autonomes qu'après plusieurs mois de supervision maternelle, ce qui rend l'espèce encore plus vulnérable. Les mesures humaines de protection sont donc plus que nécessaires.

Le sursaut notable

La première tentative de protection commencée par le gouvernement néo-zélandais remonte à 1894. Plusieurs centaines de spécimens ont été relocalisées sur l'île de Fiordland, loin des prédateurs

qui étaient en train de décimer l'espèce. Malheureusement, six ans plus tard, les hermines ont envahi l'île, provoquant un véritable massacre. Au milieu du XX^e siècle, l'animal est considéré comme quasiment éteint.

Entre 1949 et 1973, plusieurs tentatives de capture et de sanctuarisation des derniers spécimens ont toutes échoué. Il faut attendre 1980 avec la découverte de 200 kakapos mâles et femelles dans une région de l'île Stewart pour que l'espoir renaisse. C'est le point de départ d'un nouveau programme de sauvegarde piloté par le ministère de la Conservation de la Nouvelle-Zélande. Entre 1980 et 1997, tous les individus recensés ont été évacués sur des petites îles protégées. Cependant, la population a continué à décliner à cause de la présence de rats.

L'éradication des rongeurs au début des années 2000 a renversé la situation. Lentement, mais sûrement, la population des kakapos ne cesse d'augmenter. Ils sont 200 individus aujourd'hui, encadrés individuellement par des équipes de scientifiques qui veillent jour et nuit à leur bien-être et à la survie d'un bout de paradis qui n'est pas encore tout à fait perdu. ■



PHOTOS SHUTTERSTOCK (X 4)

Hommage de la Nouvelle-Zélande à son oiseau endémique.



Son plumage jaune vert constitue un parfait camouflage.



Le freesia

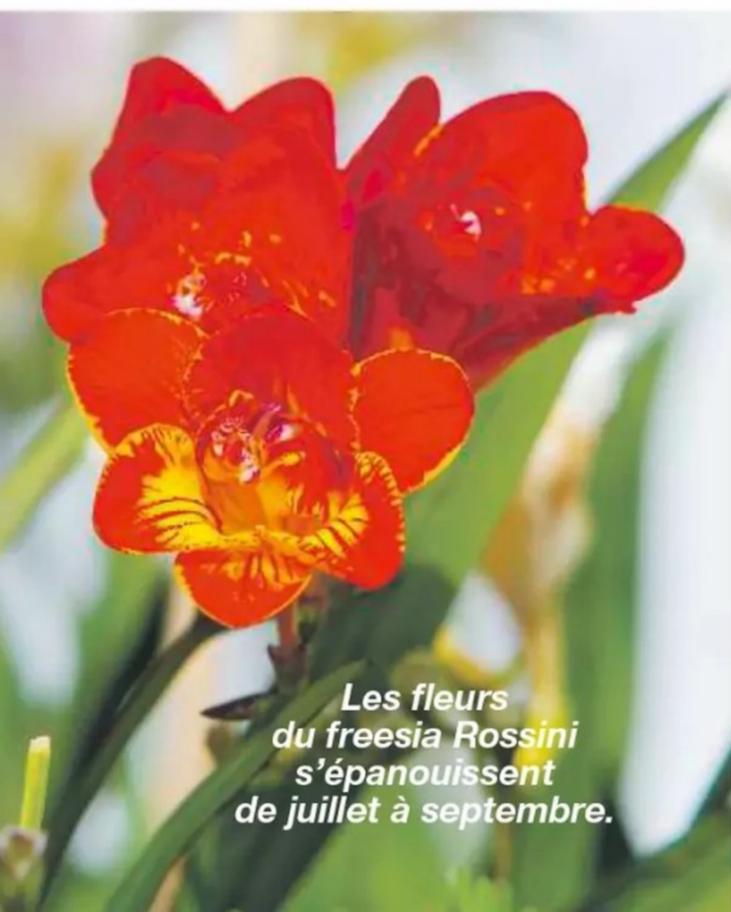
La fleur idéale pour vos jolis bouquets d'été

Fleur chouchou des fleuristes, les freesias font actuellement leur grand retour au jardin! Avec leur parfum suave, leurs couleurs chatoyantes et leur port élégant, elles n'en finissent pas de nous émerveiller.



La variété Mosella, aux fleurs roses et feuillage caduc.

PHOTOS SHUTTERSTOCK (X 5)



Les fleurs du freesia Rossini s'épanouissent de juillet à septembre.

Si on vous offre un bouquet de freesias, c'est qu'il y a de l'amour dans l'air... En effet, dans le langage des fleurs, le freesia exprime l'amour pur et inconditionnel. C'est l'une des raisons pour lesquelles cette fleur délicate et élégante est souvent conviée aux mariages. On la retrouve dans le bouquet de la mariée, à la boutonnière du marié ou en décoration sur les tables.

De la famille des Iridacées (comme l'iris ou le crocus), notre belle convive est originaire d'Afrique de l'Est et du Sud. On la surnomme d'ailleurs « muguet du cap » puisqu'on la trouve en abondance au cap de Bonne-Espérance. À l'état sauvage, elle pousse dans les régions montagneuses. Son nom scientifique lui a été donné par le pharmacien et botaniste danois Christian Friedrich Ecklon qui effectua de nombreux voyages en Afrique du Sud, au milieu du XIX^e siècle. Il donna à cette fleur le nom de l'un de ses élèves: Friedrich Heinrich Theodor Freese. Elle

fut introduite en Europe au début du XX^e siècle pour être d'abord cultivée comme plante d'intérieur.

Comme un parfum de fleur d'oranger

La fleur de freesia est un véritable enchantement au jardin. Son doux parfum sucré rappelle le jasmin ou la fleur d'oranger. Ses qualités odorantes lui ont valu d'être prisée des parfumeurs. Cette fleur à bulbe, avec son feuillage élégant d'un beau vert tendre, rappelle celui des graminées. Si une quinzaine d'espèces de freesias sont aujourd'hui recensées dans le monde, celles que l'on trouve dans les jardins appartiennent à une espèce horticole: les freesias hybrides (*Freesia x hybrida*). Les pépiniéristes ont développé de nombreuses variétés aux fleurs simples ou doubles et aux couleurs flamboyantes: roses, blanches, mauves, orange, bleues, jaunes, rouges, etc. Très appréciées des jardiniers amateurs, elles sont aussi plébiscitées par les fleuristes, qui en glissent



ci-dessus des jardiniers amateurs, elles sont aussi plébiscitées par les fleuristes, qui en glissent

Blue Moon prospère de juin à juillet.



Blue Heaven s'auto-ensemence si les fleurs fanées ne sont pas enlevées.

souvent dans leurs bouquets: en rajoutant de l'eau régulièrement dans le vase, ces jolies fleurs en forme de cloches restent resplendissantes pendant près de trois semaines!

Plantation des bulbes

Cultivé en pot, le freesia est un compagnon idéal sur une terrasse ou un balcon. Vous pourrez ainsi profiter de son odeur envoûtante tout l'été. Mais la plante offrira un meilleur potentiel en pleine terre. Plantez-la dans des plates-bandes, des rocailles ou en massif, dans un endroit chaud et ensoleillé. Si vous trouvez de jeunes plants de freesias, le mieux est d'acheter directement les bulbes. Mais attention à leur qualité! Seuls ceux en parfait état vous donneront de bons résultats. Ainsi, n'attendez pas la fin du printemps pour vous procurer les bulbes de freesias (ni d'autres bulbes, d'ailleurs). Achetez-les en hiver pour avoir le choix et conservez-les dans l'obscurité, à chaleur ambiante.

Au printemps, après les dernières gelées (jusqu'à mi-mai selon les régions), après avoir plongé les bulbes dans de l'eau chaude pendant quelques heures, vous pourrez les planter en pleine terre. Installez-les à une profondeur de 5 à 10 cm (espacez-les de 10 à 20 cm) dans un sol frais, mais bien drainé. Un mélange de sable et de terreau sera idéal.

Floraison et entretien

Dès le mois de juin, les freesias fleurissent avec générosité. Si l'été est suffisamment chaud et ensoleillé, la floraison peut durer jusqu'en septembre. Éliminez régulièrement les fleurs fanées pour encourager la formation de

nouvelles fleurs. Si le freesia n'apprécie pas un sol trop humide, il n'aime pas non plus manquer d'eau. La sécheresse est sa pire ennemie! En cas d'été caniculaire, arrosez régulièrement, de la plantation à la floraison. À la fin de l'été, après la floraison, des fruits en capsules se forment; ils contiennent de petites graines rondes et brillantes marron clair à marron foncé. Laissez-les sécher quelques jours et conservez-les dans un sachet. Au début du printemps suivant, après avoir fait tremper vos graines au moins une journée dans de l'eau tiède pour favoriser la germination, vous pourrez les semer en pot ou directement en pleine terre.

Et en hiver? Poussant habituellement dans des régions au climat doux, les freesias n'apprécient pas du tout le froid. Cette plante gélive ne supporte pas les températures inférieures à -3 °C. À

par Carole Bourdier

l'automne, il faut donc arracher les bulbes pour les mettre à l'abri pendant l'hiver. Vous les replantez ensuite au printemps suivant. Certaines variétés ne fleurissent qu'une seule fois, donc inutile dans ce cas de conserver les graines.

Assez résistant aux parasites et aux maladies, le freesia peut néanmoins être victime du virus de la mosaïque, qui fait jaunir les feuilles et rabougir les fleurs. Il faudra alors éliminer les plants malades en prenant garde de ne pas contaminer les plantes voisines. Utilisez des gants et ne jetez pas les fleurs dans le compost, au risque de transmettre ce virus à d'autres cultures. Les jeunes freesias peuvent aussi faire l'objet d'une certaine convoitise de la part des escargots. Et si vos bulbes ne bourgeonnent pas au printemps, c'est que les taupes sont certainement passées par là! ■



Élégantes et parfumées, ces fleurs sont parfaites pour les bouquets.

Le musée des Veillées

Le Bouquet
John William GODWARD (1861-1922)
Collection privée

